

Charlotte

- 1 Gare au Mildiou
Fabienne Radi
- 11 Pomme de terre et progrès
Sylvain Menétrey
- 15 Des chips et des hommes
Marc Bembekoff
- 19 Petits fours
Léonard Balloux
- 25 Toucher une couleur par l'arrière
Marc Boissonnade
- 31 Le Badin pernicieux
David M Lemaire
- 43 Nous, les mèches
Jérémie Gindre
- 45 Spending most of the time speaking eating &
drinking
Roxane Bovet
- 51 L'incroyable parmentière
Micha De Souza
- 55 Charlotte in flight
Denis Savary
- 57 Mais veux-tu bien cacher cette mine réjouie,
 salope ?
Louisa K.

- 63 Est-ce que tu dors ?
Isaline Vuille
- 69 489k Others like this
Joël Vacheron
- 75 Une scène entre Mme. De La Sculpture
Charlotte, M. De La Peinture Mèches et La
Familie Des Sculptures de Béton Cancan.
Gilles Fürtwängler
- 83 Ekstatische Begegnung mit Adelina, Gunda und
Fioretta
Nadine Wietlisbach
- 89 Charlotte, fille de René et d'André
Claude-Hubert Tatot
- 93 Dreamer qui leurre
Raphaël Julliard
- 99 IV. Le corps, le geste, le hasard et la machine
Céline Poulain
- 105 Refrain pour la chanson "Charlotte"
Samuel Schellenberg
- 107 Charlotte, une pour toutes
Laurence Schmidlin
- 111 Charlotte et Vincent, une histoire qui finit mal.
Dès le début.
Séverine Fromaigeat

Gare au mildiou

Fabienne Radi

Un couple lubrique, un boss tyrannique, un jardin édénique : on connaît l'histoire avec une pomme, ici elle se joue avec une patate et s'inspire librement de trois œuvres de l'artiste Vincent Kobler. L'action se passe quelque part dans le cosmos à une époque où les légumes ont la parole. On y croise Doc, un jardinier-en-chef exigeant qui fait la pluie et le beau temps, Mèche, son assistant horticoles aux penchants libidineux, Cancan, une allumeuse désinvolte et Charlotte, une pomme de terre qui cache bien son jeu. On y apprend des choses sur les problèmes d'addiction sexuelle en milieu professionnel, la résurgence des traumatismes causés par le scoutisme, les rapports entre les chenilles et l'architecture de Frank Gehry, ou encore les vertus du purin d'ortie.

Charlotte est le plus rusé des légumes du grand jardin potager bio que Doc entretient depuis la nuit des temps avec tout l'amour qu'il estime nécessaire à l'obtention d'une grande communion végétale. Elle réside avec ses congénères dans le carré central du jardin, entre les plans de tomates et les rangées de choux-fleurs, devant les brocolis et juste derrière les navets. Depuis quelques semaines, Charlotte a mauvaise mine, des taches brunes bizarres sont apparues sur sa peau. Du coup Doc se demande si elle n'aurait pas par hasard attrapé le mildiou¹

¹ De l'anglais *mildew*, le mildiou est une maladie causée par un champignon microscopique qui parasite certains légumes, en particulier la pomme de terre, se manifestant par des taches brunes, un flétrissement général du légume et une odeur

(une sorte de mycose génitale mais pour les légumes). Hormis ce petit incident dermatologique qui ne trouble en aucun cas l'harmonie visuelle de l'ensemble, tout est impeccable dans le grand jardin de Doc qui soigne et chérit ses légumes comme autant d'enfants illégitimes tombés d'une grande marmite céleste.

Harassé de travail et n'arrivant jamais à dégager le moindre jour de repos, Doc décide un jour d'engager un assistant pour le seconder dans ses tâches horticoles. Il met une petite annonce au Garden Center du coin et trouve par ce biais Mèche, un grand escogriffe qui a une bonne tête et un CFC de technicien pépiniériste spécialisé en substrats de rempotage, mais se révèle plus attiré par la bagatelle dans les fourrés avec sa copine - qui, étrangement, traîne toujours sans culotte dans les parages - que par le repiquage en ligne des semis de courgettes dans un mélange de terreau et de terre fraîche à diviser en quantités égales. Du coup Doc décide d'engager aussi ladite copine, qui s'appelle Cancan on ne sait pas exactement pourquoi, afin que le couple fasse équipe *et* dans les fourrés *et* dans le jardin potager.

Malheureusement le plan de Doc ne marche pas très bien. Mèche et Cancan multiplient les siestes crapuleuses et oublient régulièrement d'arroser toute cette joyeuse bande de légumes qui fait la fierté de Doc et pour laquelle ce dernier échafaude des projets secrets : gagner grâce à ceux-là (les joyeux légumes donc, et non le couple libidineux et

nauséabonde. La Grande Famine des années 1845-49 en Irlande a été provoquée par une épidémie de mildiou qui a anéanti la quasi-totalité des cultures de pommes de terre du pays et a contraint deux millions d'Irlandais à émigrer aux Etats-Unis, au Canada et en Australie.

paresseux) le concours organisé par le *Salon des Arts du Jardin* de la région.

Un jour Charlotte aperçoit Mèche et Cancan en train de copuler sur le terrain juste à côté de ses voisins les brocolis qui ne mouftent pas devant ces ébats, trop occupés eux-mêmes à faire éclore leurs bourgeons floraux. Elle les appelle en sifflant : « PSSSSTT, au lieu de faire vos cochonneries devant ces pauvres brocolis, venez plutôt par ici, j'ai un truc à vous montrer ! »

Mèche et Cancan se désembroient tant bien que mal l'un de l'autre, brossent à la hâte les restes de compost où ils se sont roulés et qui leur collent dans le dos, puis s'approchent tout intrigués de Charlotte. Cancan note au passage que celle-ci a non seulement attrapé de nouvelles taches sur la peau mais aussi une sacrée drôle de voix. « Bon, alors quoi ? » lance Mèche à Charlotte qui, en plus de ses vilaines taches et de sa drôle de voix, dégage une odeur écœurante quand on s'approche d'elle, ce qui n'est vraiment pas très glamour si tant est qu'une patate puisse être glamour.

« Vous voyez un peu ces trucs bruns pas terribles sur ma peau ? » dit Charlotte, « Et bien il paraît que si on les lèche, on a des visions fabuleuses, on s'envole dans une atmosphère kaléidoscopique, le cerveau s'ouvre d'un seul coup et on comprend tout ! C'est un peu comme l'ergot de seigle² sauf que ces machins ne prolifèrent pas sur le

² L'ergot de seigle est un champignon parasite des céréales. Il contient des alcaloïdes responsables de l'*ergotisme* – connue au Moyen-Age sous le nom de *mal des ardents* -. L'intoxication par l'ergot est d'une des explications médicales et psychologiques de certains cas de sorcellerie ou de possessions démoniaques. Albert Hofmann découvre accidentellement, en 1943, les propriétés hallucinogènes d'une de ces molécules, le LSD.

blé mais sur les patates comme moi ! Un petit coup de langue et HOP, on est transporté dans un univers parallèle où tout est merveilleux, sans Jardinier en Chef continuellement sur votre dos, où les semis se plantent tout seuls comme par magie, les arrosoirs se remplissent automatiquement et où poussent des légumes qui ont des formes de sex toys déments avec piles ultra longue durée au lithium intégrées ! Le paradis quoi ! Allez, faites pas la fine bouche et venez essayer ! Oui, je sais c'est pas très ragoûtant, mais je vous jure que vous n'allez pas le regretter ! »

En disant tout ça, Charlotte a une voix de plus en plus bizarre, on dirait Ruggero Raimondi passé au vocoder qui essaierait de chanter comme Robert Wyatt³, un truc à la fois effrayant et très attirant. Mèche ne bouge pas, tétanisé, ces grosses taches sont vraiment immondes et, à vue de nez c'est d'elles qu'émane cette odeur épouvantable. Du coup il se souvient que Doc l'a averti du danger lorsqu'ils ont posé la veille les drains de filtrage pour cette rocaille au bout du jardin - qu'il trouve personnellement très moche mais bon, il ne veut pas de problème avec le patron -, ce dernier a même formellement interdit à Mèche d'approcher Charlotte sans être protégé : « C'est sûr, elle a le mildiou ! Va falloir pulvériser vite fait du purin d'ortie sur tout le carré si on ne veut pas que cette saleté se propage ! N'essaie pas de la toucher ni même de l'approcher, ou alors mets des gants et un masque ! »

Cancan, elle, regarde avec une concupiscence même pas déguisée la patate qui fait le gros dos pour mieux présenter

³ Musicien/chanteur américain qui, au début des années 70, a fait une chute de 4 étages sous l'effet du LSD et est devenu de ce fait paraplégique.

ses taches au regard des deux jeunes assistants jardiniers et les inciter à succomber. Cancan c'est le genre de fille qui est toujours partante pour de nouvelles expériences, surtout s'il y a des plus-values sexuelles à la clé. Elle s'ennuie comme un rat mort dans ce jardin où tout est tiré au cordeau et où il pleut quand Doc claque des doigts. Elle veut bien un peu de chaos pour secouer ce petit monde trop ripoliné. Alors elle s'approche lentement de la patate, respire un grand coup et hop, plante ses incisives sur le dos de Charlotte pour aspirer la plus grosse des taches comme si c'était de la peau de lait dans un bol de café. SLURP.

Ça lui rappelle instantanément l'épreuve de totémisation qu'elle a endurée lors de son entrée dans les Scouts à douze ans. On lui avait fait boire cul sec un grand verre de vinaigre mélangé à du lait de chèvre caillé auquel on avait rajouté une grosse tombée de shampoing aux herbes *Timotei*. Elle avait ensuite vomi une bonne partie de la nuit mais elle s'en fichait car elle avait gagné un nouveau nom, *Petite Limace aux yeux d'or*, un totem qu'elle voulait croire en hommage à Marie Laforêt⁴ mais surtout qui allait être brodé sur son uniforme, du moins c'est ce que lui avait dit sa chef de troupe en levant les fameux trois doigts : « Promis, juré, craché, parole de Scout ! »

La bouche encore pleine de cette horrible substance et le regard déjà hagard, Cancan s'approche en titubant de Mèche qui, apeuré, fait un pas en arrière pour s'échapper mais se prend les pieds dans une de ces foutues têtes de

⁴ Chanteuse/actrice française connue dans les années 60 et 70 et appelée *La Fille aux yeux d'or* suite au rôle qu'elle a tenu en 1961 dans le film du même nom tiré lui-même d'une nouvelle éponyme de Balzac.

brocolis. Il s'étale de tout son long, Cancan se jette sur lui et lui roule un immense patin sans lui demander son avis. Trois secondes après, ils sont étendus comme deux chiffes molles au milieu des brocolis, avec les yeux exorbités et une espèce de bave brune qui leur dégouline du menton. Pour le coup Cancan a vraiment l'air d'une limace.

Pendant ce temps-là, il se passe de drôles de choses à leurs pieds : Charlotte est en train d'effectuer une mue tout à fait spectaculaire. Elle gonfle et se déconstruit en même temps, sa peau se déchire, sa chair éclate, il y a des morceaux qui volent partout et des bouts de bois venus d'on ne sait où qui la transpercent de tous les côtés, on dirait une chenille qui se transforme en papillon, une plante carnivore géante en train de mâcher un orignal, Linda Blair en pleine démonstration de possession dans *L'Exorciste*⁵ ou encore un Centre d'Art dessiné par Frank Gehry⁶ qui se construirait en accéléré. Bref un truc absolument monstrueux.

Alerté par ce raffut qu'on entend jusqu'à l'autre bout du jardin où il essaie de fixer un filet pour faire tenir la fameuse rocaille – grâce à laquelle il espère bien remporter le concours des Arts du Jardin -, Doc déboule comme un fou dans le carré central et découvre les trois créatures en plein trip. Ni une ni deux, il empoigne Charlotte et ses morceaux qui font la danse de saint Guy et jette cette créature explosée sur une brouette qu'il va illico vider derrière la grille d'entrée du jardin. CIAO ! Puis fumant de rage il revient vers le couple d'assistants complètement

⁵ Lors de la scène où elle est exorcisée par Max von Sydow. *The Exorcist*, William Friedkin, 1973,

⁶ Voir à ce propos l'épisode 14 de la saison 16 des Simpsons dans lequel Frank Gehry apparaît.

abrutis par l'effet de cette saleté de champignon, prend une grande pelletée du fumier d'ortie qui macère dans la bassine à côté de lui et la lance sur la figure de Mèche en vociférant : « Toi mon gars, puisque tu préfères les saillies dans les fourrés aux semis dans le potager, tu perceras les murs jusqu'à la fin de tes jours ! » Et HOP, le grand escogriffe qu'il avait engagé quelques semaines plus tôt se transforme en un *Coffret Bosch spécial vissage et perçage de 65 pièces* ! Doc remet la compresse avec une deuxième pelletée qu'il balance cette fois sur Cancan en hurlant : « Quant à toi, tu pourras toujours pleurer sur tes appâts, désormais ils resteront de pierre pour l'éternité ! » Et PAF, les jambes de Cancan deviennent instantanément des colonnes de béton ! Puis Doc reprend ses outils et va terminer son boulot à l'autre bout du jardin en claquant des doigts pour faire venir la pluie, histoire de nettoyer tout ce merdier causé par ses ex-employés.

Cette année-là, Mèche et Cancan n'ont pas pu assister à la finale du concours organisé par *Le Salon des Arts du Jardin*, finale que Doc a gagné haut la main grâce à cette magnifique composition en rocaille sur laquelle se sont extasiés tous les jurés. Immobile et silencieux pour la vie, le couple d'apprentis jardiniers - ou plutôt ce qu'il en reste - est exposé dans une vitrine à l'entrée d'un Brico-Center *Hornbach* avec, suspendue au-dessus de lui comme la main de Dieu peinte par Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine, une pancarte publicitaire en MDF sur lequel on peut lire, en grandes lettres autocollantes noires dans une typo sans empattements, la devise de l'entreprise : IL Y A TOUJOURS QUELQUE CHOSE À FAIRE.

Quant à Charlotte, la patate devenue monstre et mise à la porte par Doc, elle a été condamnée à errer dans les

campagnes reculées depuis cet événement. Certains disent l'avoir vue apparaître dans les forêts du Gibloux à la hauteur du restoroute de Gruyère. On l'entendrait gémir MILDIOU-IOU-IOU entre le premier et le dernier coup de minuit. Mais comme il y a pas mal de psilocybes⁷ qui poussent dans les pâturages et sont consommés de manière illicite par les jeunes de la région, on ne sait pas s'il faut vraiment prendre ces histoires au sérieux. Jamais en panne d'inspiration quand il s'agit de tubercules, Agnès Varda est tout de même venue faire des repérages pour un film qui devrait décliner son *Patatutopia*⁸ dans une version *thriller*, mais poétique et en mode vernaculaire.

Enfin Doc est à la retraite depuis maintenant un sacré bout de temps. Il commence à sucrer les fraises et a du coup complètement oublié cet incident. Il fait toujours la pluie et le beau temps sur un simple claquement de doigt, mais de manière de plus en plus désordonnée. Canicules, tornades, tsunamis, sécheresses, pluies diluviennes et autres cataclysmes se succèdent au gré des humeurs d'un vieillard cacochyme. Ça inquiète de plus en plus de gens.

⁷ Les psilocybes sont des champignons connus pour leur effet psychotrope du à la présence de psilocybine. On les trouve dans de nombreuses régions à climat tempéré, en particulier dans les prairies et les pâturages.

⁸ Installation artistique sur le motif de la pomme de terre présentée par la cinéaste et plasticienne Agnès Varda dans différentes manifestations d'art contemporain, notamment la Biennale de Venise en 2003.

Pomme de terre et progrès

Sylvain Menétrey

C'est riche la patate, son histoire, sa culture. Uderzo pourrait en faire des tomes et des tomes. La patate chez les Aztèques. La patate au McDo. La patate face au doryphore. La patate en robe des champs. La patate a la frite. Mondialisée et démocratique, la patate transcende les classes sociales et renverse les hiérarchies. Le monde est plat comme une patate. Pourtant victime de son succès, la patate se ratatine. Tubercule multicolore, bosselé, tavelé, gibbeux, la patate historique avait du caractère. Elle se réduit aujourd'hui à un ou deux archétypes de supermarchés. Charlotte en est le plus commun. Forme oblongue, peau fine, chaire ferme. Charlotte prête à sauter.

Derrière cet abord commercial racoleur se cache un produit très sophistiqué, issu d'assidus croisements. Un killer qui a méthodiquement dégommé toutes les variétés anciennes du marché, moins productives, moins résistantes, moins rentables. Son pedigree indique pour souches Hansa et Danae. Mais ses proches parents pourraient aussi bien être les monstres de l'ingénierie scientifique : Frankenstein, la Mouche ou encore les dinosaures de Jurassic Park. Sous la douceur amidonnée, le sourire carnassier du profit, les gènes d'un capitalisme insatiable. Charlotte est sortie des laboratoires en 1981. La même année, Ronald Reagan accédait à la présidence des Etats-Unis. Simple coïncidence ? Produit des années fric et néolibérales, elle a tracé sa route, gagnant champ après champ, panier après panier. La guerre économique ne fait pas de prisonnier.

Charlotte, douce Charlotte, exquise esquisse, délicieuse enfant, programmée pour liquider, se multiplier et occuper le terrain. On croit la manger, apprêtée en chips Zweifel, en frites McCain, en duchesse Findus, mais c'est elle qui nous dévore. Elle se rêve en Anzû, cette terrible divinité sumérienne ailée qui avait volé les « tables du destin » afin de commander la destinée de tout être.

Mais Innovator, nouvelle égérie de laboratoire, brevetée par McDonald's, menace de la supplanter. Devenue libre comme un logiciel depuis 2011, autant dire presque alternative, Charlotte n'a plus les ressources pour défendre son territoire face à cette invasion multinationale. Comme un présage de son sort futur, son obtenteur, Unicopa, un géant de l'agroalimentaire français a été démembré en 2010. En comparaison internationale, le géant était trop petit, trop peu productif. Comme son nom guerrier l'indique, Innovator se situe un cran plus haut sur l'échelle de l'évolution capitaliste.

Alors cette allégorie: Charlotte découpée, embrochée, embaumée, transformée en trophée dérisoire de la lutte pour l'accès au marché. Sacrifice sur l'autel de la mondialisation. Par un curieux paradoxe, le produit de synthèse se transformerait en curiosité de la nature proche du mouton à trois têtes d'un département de zoologie. Tel T-Rex, Charlotte serait l'un de ces super-prédateurs qui bientôt ne sera plus que fossile, statufié dans l'angoisse et le martyr de sa fin. Pour les générations futures nourries aux patates transgéniques, elle n'apparaîtra plus pourtant que comme un gentil dragon de conte.

Des chips et des hommes

Marc Bembekoff

« Flodor, et la fête commence ! »
Flodor

« It's all about confidence »
Tayto

« Save one for me
Share them together
New extra crunchy »
Lionel Ritchie pour Walkers

« Get smart, get thins »
Thins

« Qui sera élue la chips la plus craquante de l'apéritif ? »
Vico

« Natasha aime le paprika
Gina aime le goût napolitain
Jane aime le bacon »
Top d'or de Flodor

« Oohh chippy !! »
Gobbledok pour Smith's Chips

« Delicious at the seaside »
Tyrrells

« Enfin, plus besoin de se priver ! »

Yum Yum

« Ridges above the rest »
Ruffles

« La blonde à croquer »
Flodor

« Quand on croque... On craque ! »
Pringles

« Elle est super croustillante, et ça s'entend ! »
Yum Yum

« It gets tastier with every bite »
Lay's

« Fidati io le o provate tutte ! »
[Croyez moi, je les ai toutes essayées !]
Rocco Siffredi pour Amica Chips

« Je te parie un paquet de chips que je peux te toucher les
seins sans toucher tes vêtements »
Bret's

« Une explosion de saveurs »
Pringles

« Thank you for liking them »
Mr. Pringles

Petits fours

Léonard Balloux



**NE VOIENT-ILS PAS QUE JE ME
TENNIS ENTRE CES MURS ? LA LUMIÈRE A
BEAU ÊTRE VIVE, C'EST BRILLER QUE JE VEUX.**

**MANNE DE CES AILES RIDICULES QUI NE SE
DÉPLOIENT JAMAIS.**

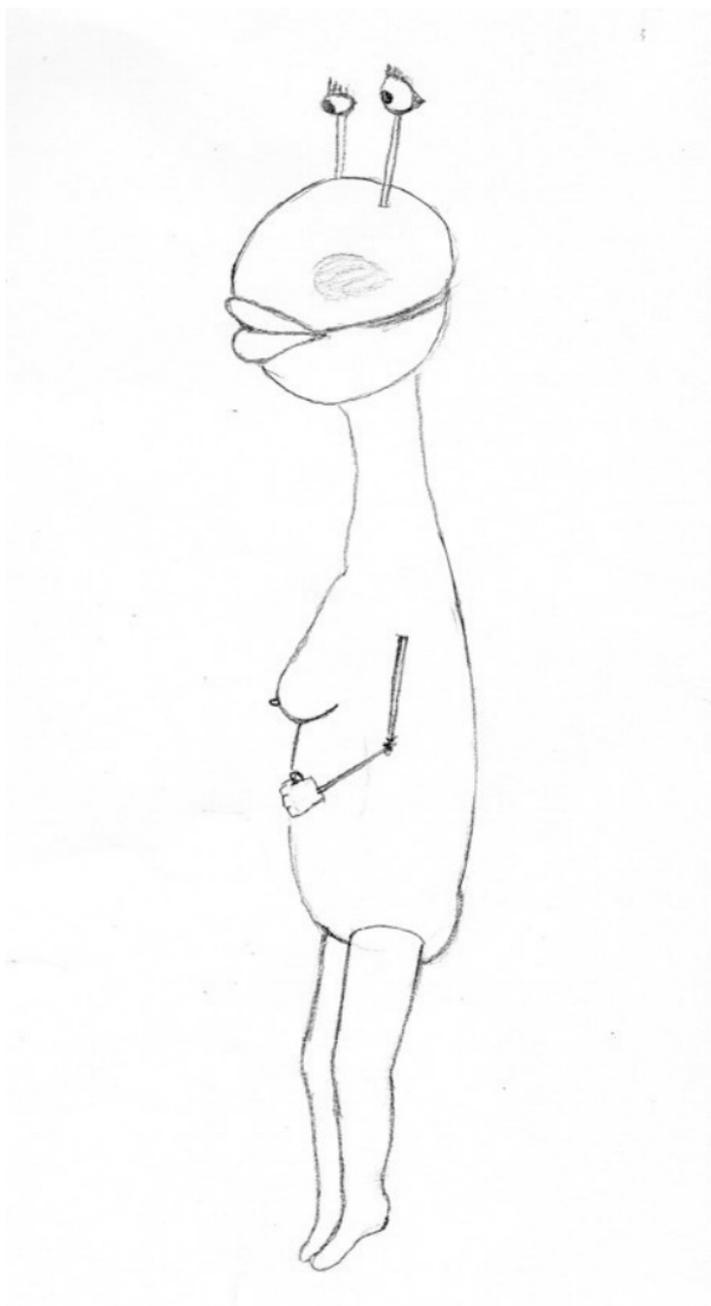
**ASSEZ DE CES MEMBRES GROSSIERS, J'AI
BESOIN DE LIBERTÉ!**

**ET TOI QUI A L'AIR DÉBOURDI, FAIT
QUELQUE CHOSE!**









Toucher une couleur par l'arrière

Marc Boissonnade

Charlotte et Cancan

Charlotte : « après des mois de poursuite incessante au cours desquels Cancan veillait avec une exactitude remarquable à ce que la distance entre elle et moi reste constante et suffisante pour la rendre inobservable, je me suis sentie passablement découragée. Le soir venu, poursuit Charlotte, mes pensées portaient de plus en plus souvent sur la manière dont Cancan pouvait m'observer et me juger. C'est en répondant à ces questions que j'ai à nouveau tenté de me rapprocher d'elle. Cancan me regardait souvent et plus j'ignorais son regard, moins elle semblait satisfaite. Contrairement à ce que je pensais, elle n'est pas indifférente à mon indifférence. Jusqu'à présent, je n'ai pas cessé de me demander si Cancan était sociable mais sans jamais penser qu'elle se demande sûrement, elle aussi, si je le suis. Et elle doit en conclure que non, au vu de mon attitude. La question dès lors n'est plus de savoir si Cancan est capable d'amitié, mais bien si je le suis. Tout se renverse, c'est à moi de répondre à la question de Cancan ; c'est à moi d'apprendre le mode de présence de celle que je cherche à rencontrer ».

Plusieurs mois après, Charlotte témoigne à nouveau : « Moi, dans ce processus au travers duquel je voulais gagner la confiance de Cancan, j'ai changé presque tout ce que j'étais, la façon dont je me montrais au public, dont je m'installais, la manière de tenir ma résine et mon polystyrène et la façon dont je souriais. J'étais en train

d'apprendre une toute nouvelle manière d'être au musée, la manière de Cancan. Je répondais aux indices que Cancan utilisait pour indiquer ses formes, son concept et ses qualités, et j'ai appris progressivement à lui envoyer des signaux de ce type.

A l'issue de quoi, au lieu de m'éviter quand je m'approchais de trop près, Cancan a commencé à me lancer délibérément des regards mauvais, ce qui me faisait m'éloigner. Cela peut vous apparaître comme un petit changement, mais en fait cela signalait un changement profond : au lieu d'être traitée par Cancan comme une sculpture suscitant une réponse unilatérale (à éviter), j'étais reconnue par elle comme une œuvre avec laquelle elle pouvait communiquer ».

Mèches et Cancan

Mèches : « Cancan, je sais que tu choisis tes visiteurs au hasard, pour constituer un échantillon aléatoire. Or, comme tu le sais, le hasard peut s'avérer parfois désastreux, pour quantité de raisons. Moi, j'ai mis au point une série d'étapes qui me permet d'identifier les visiteurs au sein du musée qui peuvent me regarder à une distance proche ».

Cancan : « ha bon ? »

Mèches : « Je cherche en premier les individus qui semblent indifférents aux œuvres d'art. C'est pourquoi, à ce stade, les visiteurs que je dois trouver ne peuvent être ni leader ni aspirant leader. »

Cancan semble étonné. Mèches poursuit son raisonnement.

« Pour certains visiteurs, le fait de faire l'objet d'un intérêt intense de la part d'une œuvre suscite chez eux des conduites comme celle de vouloir supplanter les autres, de se placer seule devant le tableau, voire de chercher la

bagarre. Pour d'autres, être l'objet de l'attention d'un tableau comme moi provoquera l'agressivité de leur entourage. Et cela peut mettre un fameux désordre dans le groupe de visiteurs ».

« Dans ces cas-là, continue Mèches, il m'est arrivé de ne plus très bien savoir ce que j'attendais : un spectateur attentif à mes mèches en condition naturelle, ou au contraire, un spectateur face à moi qui veut montrer aux autres sa supériorité parce que, soudainement, il pense que son statut a changé ? ».

Charlotte et Mèches

Charlotte : « Mèches, qu'est-ce que tu penses de Kohler ? »

Mèches : « Charlotte, je suis doté d'organes différents des tiens, je ne peux pas percevoir Vincent comme toi. Pareille pour Cancan, elle n'a pas la même perception des jambes de Kohler que nous. Moi, comme tu le sais, je le vois en deux dimensions, je suppose que toi t'es sensible à son odeur de résine ? ».

Charlotte : « T'es un original toi, tu veux dire que tu ne te contentes pas de percevoir Vincent ? »

Mèches : « Non, tout comme toi, je ne suis pas passif, je crée et je construis en permanence un « Vincent Kohler ». En gros je ne perçois que ce à quoi j'accorde une signification. Mon « Kohler », il est ce que mes organes peuvent capter – je vis en deux dimensions entourés de vis et de mèches – et, d'autre part, ce qui a pris une signification pour moi ».

Charlotte, Mèches et Cancan

Cancan et Mèches à Charlotte : « Ça te fait quoi d'être dans la collection du Mamco ? »

Charlotte : « Vous savez, les musées qui vivent en société, comme le Mamco, ont l'habitude de s'associer, toute leur vie, à des œuvres avec lesquelles ils accomplissent de conserve les expositions les plus variées. Au début, j'ai été montré dans toutes les salles du musée, on m'appelait partout. J'ai tenté, ultérieurement, de négocier pour être montrée en dehors du musée ; devant l'échec de mes demandes répétées, j'ai fini par abdiquer et considérer le Mamco comme un musée, acceptable certes, mais limité ».

Charlotte et Cancan à Mèches : « Pourquoi les tableaux sont-ils toujours accrochés au mur ? »

Mèches : « Je commencerai par reformuler votre question : que signifie un mur pour un tableau ? En fait, nous autres les tableaux, on est tous « haptophiles », on aime toucher. Et cela nous aide. Pour parler de moi, quand Kohler s'amuse à m'accrocher dans différents lieux de son atelier, faut bien que je retrouve le chemin du retour. Comment mémoriser les indices ? J'ai comme qui dirait la mémoire des surfaces, j'aime me faire marquer par l'espace : je pense ligne, courbe, tournants mais aussi rugosités, textures, sensation ».

Le Badin pernicieux¹

farce² en un acte

David M Lemaire

¹ « La vulgate entend ici [sur la question du titre] plutôt un éloge des vertus apéritives d'une certaine dose d'obscurité, ou d'ambiguïté » écrit Gérard GENETTE. (*Seuils*, Paris, Seuil, Points, 2002, p.95, 1^{ère} éd. 1987.) Or, « apéritif », « obscurité » et « ambiguïté » ont respectivement trait à la substance des œuvres dont il va être question, à la noirceur du lieu d'où elles proviennent et à la teneur des propos qu'elles émettent. Mais l'ambiguïté tient également ici à la valeur connotative de l'intitulé qui pastiche pompeusement un nombre d'auteurs aussi, voire plus grand que le nombre de mots qui le composent. Pour n'en garder qu'un par siècle, citons MOLIERE qui affectionne les titres simples, composés sous la forme pronom/nom/adjectif (*Le Dépit amoureux* (1656), *Les Précieuses ridicules* (1659), *Le Mariage forcé* (1664), *Les Amants magnifiques* (1670), *Le Bourgeois gentilhomme* (1670), etc...). Au siècle suivant, Jacques CAZOTTE intitule son roman fantastique avec une construction identique, mais prend soin de choisir des termes antagonistes à ceux du présent texte (*Le Diable amoureux*, 1772). Enfin, depuis cent quatre-vingts années (remontons donc à 1834), il n'est plus possible de lire le mot *badin* sans penser à MUSSET, ni, depuis cent septante années, de lire le mot *pernicieux* sans penser à Charles MUQUARDT et à son fameux mémoire *De la Contrefaçon et de son influence pernicieuse sur la littérature...* (1844). Or, entre pastiche et contrefaçon, « la frontière n'est pourtant pas si nette, ou si facile à tracer ». (Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, Points, 1992, (1^{ère} éd. 1982), p. 173.)

² À l'instar des œuvres de Vincent Kohler qui parfois oscillent entre les arts plastiques et culinaires, nous hésiterons ici entre dramaturgie et lardage.

PERSONNAGES :

W.³

CHARLOTTE

SCÈNE I

La scène représente un cube blanc⁴ à l'intérieur duquel les personnages se tiennent immobiles. W. est dos au mur et Charlotte,

³ Pourquoi rebaptiser ainsi une œuvre à laquelle son créateur a donné un tout autre nom, beaucoup plus prosaïque, il faut l'admettre, mais néanmoins parfaitement clair et acceptable ? *W.* rappelle inmanquablement le célèbre roman de Georges PEREC, *W ou le Souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975, (réédité par Gallimard dans sa collection « L'Imaginaire » en 1993). L'œuvre de Vincent Kohler ainsi renommée serait donc associée, elle aussi, aux questions infantile et mémorielle ? Auquel cas, il serait compréhensible qu'elle veuille dialoguer avec *Charlotte*. Pour l'auteur de ces lignes, *W.* évoque des souvenirs dont l'amertume contraste avec l'apparence « fraîche et joyeuse » (p.94 de l'édition de 1975) de l'œuvre, mais coïncide, toute proportions gardées, avec l'horreur progressivement ressentie dans le roman. Sans doute faudra-t-il reparler de cette amertume, et du fait de garder – ou de perdre – toutes proportions. Mais pour l'heure, il n'aura pas échappé au lecteur que le *W* de Perec est dépourvu de la ponctuation pointue qui annonce une abréviation. Il y donc autre chose. Car *W.* est bien sûr l'initiale de Werther, amant malheureux de Charlotte et premier roman de Goethe. (Johann Wolfgang VON GOETHE, *Les Souffrances du jeune Werther*, dans *Romans*, Blaise Briod, Pierre Du Colombier (trad.), Bernard Groethuysen (trad. et intro.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954. Avec quelle grandeur d'âme ce *W.*-ci supportera-t-il les affres d'un amour contrarié, c'est ce que nous verrons.

⁴ On se reportera bien sûr au recueil des articles de Brian O'DOHERTY, *White Cube. L'espace de galerie et son idéologie*, Catherine Vasseur (trad.), Patricia Falguières (éd.), Zurich,

regardant vers la porte⁵ côté jardin⁶, fait mine de ne le point avoir aperçu.

W. s'adressant⁷ à CHARLOTTE⁸ :

– Eh toi⁹, grande¹⁰ patate¹¹ ! Tu sors d'où ?¹² du champ¹³ élargi¹⁴ de la sculpture¹⁵ ?

jr|ringier, 2008. Il est surprenant d'observer que B. O'DOHERTY est également l'auteur d'un roman entrelaçant les thèmes de l'amour, de l'aveuglement et de l'art : *L'Étrange cas de Mademoiselle P.*, Julien Deleuze (trad.), Paris, Rivages & Payot, 1996 (1^{ère} édition anglaise, 1992). L'auteur de ces lignes ne s'en est évidemment nullement inspiré (ne serait-ce faire insulte à sa faconde créatrice ?) et ne l'a d'ailleurs jamais lu.

⁵ « On ferma les portes. Les Barbares presque aussitôt parurent. » Gustave FLAUBERT, *Salammbô*, dans *Œuvres complètes*, Paris, A. Quantin, 1885, p.66. Les idées de repli et de fuite suggérées par la porte génèrent inmanquablement des attitudes invasives ou agressive. Sur ce sujet, voir aussi Pascal DIBIE, *Ethnologie de la porte. Des passages et des seuils*, Paris, Métailié, 2012.

⁶ Voir note 13. On soulignera déjà que Charlotte est bien sûr habillée *en robe des champs*. Sur ce code théâtral (cour/jardin) mis en lien avec la question de l'incommunicabilité, voir FONTENOT Laurence, KUNZ Sandra, « La théâtralisation du corps. Côté jardin : langage du corps, côté cour : langue des signes », dans Pierre DELION (dir.), *Corps, psychose et institution*, Paris, Eres, 2002, pp. 175-180. Pour une histoire de cette dénomination théâtrale, cf., par exemple, CASTIL-BLAZE, *Théâtres lyriques de Paris. L'académie impériale de musique de 1645 à 1855*, t. 2, Paris, Castil-Blaze, 1855, p. 10.

⁷ Sur la didascalie, comprise comme « voix » autant que comme « texte » (sans parler ici de « discours », « genre », « écriture » et autre « style »), voir André PETITJEAN, *Études linguistiques des didascalies*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, coll. « Linguistique », 2012. Inexplicablement, Petitjean omet

« l'adresse », dont la polysémie aurait pourtant dû l'interpeler. La recension que fait de cet ouvrage Vlad DOBROIU (« Les didascalies : les cas de Koltès & de Beckett », *Acta fabula*, vol. 14, n° 5, Notes de lecture, Juin-Juillet 2013) renvoie également à Lynda BURGOYNE, « La didascalie omnisciente ou la perversion du faire théâtral », *Jeu : revue de théâtre*, n° 123 (2), 2007. Dans ce dernier article, l'auteure rapproche allusivement (p. 133) les questions de didascalies chez Marguerite Duras de « la douleur du dialogue » que développe Maurice BLANCHOT dans *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, Folio, 2012 (1^{éd.} 1959), pp. 207-218. Pour Blanchot, les dialogueurs de Malraux « ne s'injurient pas » (p.210), ce qui exclut l'auteur de *La Condition humaine* du champ de références du texte ici soumis au lecteur. Cependant, Blanchot, lui aussi commentant Duras, souligne le fait que « deux personnes sont mises en rapport parce qu'elles n'ont rien de commun que ce fait même d'être [...] séparées du monde commun où elles vivent cependant » (p.215). On s'aperçoit dès lors que la forme dialoguale, proposée par Vincent Kohler aux auteurs du présent opus, entre en collision – ou collusion ? – directe avec les enjeux d'une pratique artistique qui, dans la lignée du pop art, investit la question du rapport entre l'art et la vie, et donc le monde des œuvres et le monde des humains.

⁸ « Blessé par un propos qu'il surprend, W. voit tout à coup Charlotte sous les espèces d'une commère, il l'inclut dans le groupe des copines avec qui elle papote [...] » Roland BARTHES, *Fragment d'un discours amoureux*, dans *Œuvres complètes*, t. V, Eric Marty (éd.), Paris, Seuil, 2002 (1^{éd.} 1977), p.58. Dès le début du *Fragment*, Charlotte est donc associée au « papotage », du latin *pappare* : « manger », attesté par Randle COTGRAVE, dans son *Dictionnaire of the French and English Tongues* (1611) pour « manger sans entrain, chipoter », autrement dit, jouer avec la nourriture. La blessure initiale causée à W. par l'apparente désinvolture, pour ne pas dire ignorance, de *Charlotte* à son égard, explique aussi la tonalité amère des propos qu'il tient dans le dialogue qu'on va lire. En regard de cette amertume, sur laquelle nous reviendrons, Barthes poursuit : « Charlotte est bien fade [...] ; on dirait une grosse pigeonne. » (*Ibid.* p. 61) Cette fadeur est bien sûr un appel

au sel, qui résonne avec la substance même de *Charlotte*. En revanche il se méprend gravement sur l'identification iconographique car, si *Charlotte* possède bel et bien des ailes, elles sont au nombre de quatre, et se complètent d'au moins six pattes, ce qui l'exclut irrémédiablement de la classe des oiseaux. On se souviendra toutefois que, dans l'arbre phylogénétique, ceux-ci s'embranchent dans le clade des dinosaures, et, par extension mythologique, des dragons. Voir Teresa MARYAŃSKA, Halszka OSMÓLSKA et Mieczysław WOLSAN, « Avialan status for Oviraptorosauria », *Acta Palaeontologica Polonica* 47 (1), 2002, pp. 97–116 (qui hélas, ne prennent pas le risque de remonter jusqu'aux dragons).

⁹ On ne peut qu'abonder dans le sens de Claude Buridant lorsqu'il observe que « l'émergence d'une approche théorique de l'énonciation devait permettre en principe de redéfinir l'interjection sur de nouvelles bases, avec le primat accordé au locutoire, mais les résultats se sont révélés décevants, soit par excès de généralisation, soit par manque de précision, et la linguistique de l'énonciation qui se reconstitue dans les années soixante en France n'accorde qu'une place limitée au phénomène. Claude BURIDANT « L'interjection : jeux et enjeux », *Langages*, 40e année, n°161. 2006, p.4. Mais l'auteur ne manque pas de rappeler que « en tant qu'expression de modalité, elle [l'interjection] peut être associée ou rattachée à la classe des connecteurs pragmatiques définis par les pragmaticiens comme des “mots qui ne sont pas destinés à apporter des informations mais à marquer le rapport du locuteur et de la situation ». (*Ibid.* p. 8) Dans le cas qui nous concerne, l'interjection lancée par *W.* a valeur d'apostrophe et semble connotée d'une pression distanciatrice envers l'interlocuteur. Ce fait contredit apparemment la relation amoureuse du type Werther/Charlotte, et la suite du dialogue confirme cette agressivité latente – que nous avons plus haut qualifiée d'amertume. On pense alors aux « apostrophes », « pépins » et « calembours » que « jette » « lance » ou « envoie » Aimé, le maître d'hôtel de Balbec, à Françoise pour la « vexer » dans le premier tome du *Temps retrouvé* (p. 73 de l'édition originale de 1927). Pourtant, à l'orée du XXIe

siècle, ce type d'interpellation déstabilisante est plutôt à rapprocher du *neg-bit* que le pick-up artist et théoricien de la séduction Neil Strauss définit comme « un propos ambigu ou une insulte apparemment accidentelle envoyée à une très belle femme [...] dans l'intention de faire visiblement preuve de désintérêt à son égard ». (Neil STRAUSS, *The game*, New York, ReganBooks, Harper Collins Publishers, 2005, pp. 443-444, ma traduction.) Les analyses systémiques de Jean-Pierre Minary peuvent peut-être offrir un cadre cognitif plus distancié à ce type de propos. « En effet, écrit-il, pour “djouer la disconfirmation” régnante dans familles à transaction schizophrénique par exemple, “les thérapeutes doivent avoir appris à jouer le plus possible à froid.” » Jean-Pierre MINARY, *Modèles systémiques et psychologie : approche systémique et idéologie dans l'analyse transactionnelle et dans le courant de Palo-Alto*, Liège, Editions Mardaga, 1992, p.117.

¹⁰ La translation scalaire que subit Charlotte relève de « la technique dite de la “mise au point”, connue de toute antiquité, et qui n’a cessé de se perfectionner au cours des siècles selon des procédés de plus en plus mécanisés ». (Gérard GENETTE, *L'Œuvre de l'art*, Paris, Seuil, 2010, p. 65.) Plutôt que d'examiner, comme le fait Genette, les implications de cette manipulation en terme de *régime* – le mot est pourtant tentant – allographique ou autographique, il convient de s'arrêter sur certains enjeux historiques de cette démesure. Citant le célèbre humaniste Marsile Ficcin (1433-1499), qui lui-même critiquait le concept de beauté aristotélicien, Michaël Baxandall souligne que « il est des gens pour croire [*à tort*] que la beauté consiste [...] en un certain type de *commensurazione* et de proportion s'alliant au charme propre de la couleur ». (C'est l'auteur qui souligne.) Michaël BAXANDALL, *Formes de l'intention. Sur l'explication historique des tableaux*, C. Fraixe (trad.), Nîmes, Chambon, 1991 (Yale 1985 pour l'édition originale anglaise), p. 185. Sans plus que nous chercher à traduire cette *commensurazione*, Baxandall explique néanmoins que « c'est un concept à tendance expansionniste » et cite encore Luca PACIOLI (mathématicien franciscain, 1445-1517, auteur du *De divina Proportione* (1496-1498), dont le premier des

deux exemplaires connus, orné de dessins attribués à Léonard de Vinci, est conservé à la Bibliothèque de Genève sous la cote Ms. I.e. 210. Malheureusement, quoique pour des raisons de conservation préventive parfaitement compréhensibles, l'ouvrage n'est consultable qu'en fac-similé, sous la cote BGE X 6573/1 & 2.) Selon Pacioli, « si à la hauteur de la figure humaine ne correspond pas une dimension juste pour l'œil du spectateur, le tableau ne sera pas satisfaisant ». (*Ibid.* p.186) Le problème de l'expansion aurait donc trait, d'une part à la *satisfaction* – qui sera plus tard un concept d'esthétique éminemment kantien (se reporter au §5 de la *Critique de la faculté de juger*) –, et d'autre part à un rapport de proportionnalité prenant la taille humaine comme étalon. Ce dernier point ancre *Charlotte* dans un contexte issu du minimalisme américain. Dans son fameux essai intitulé « Art et objectivité », Michael FRIED fait le procès de ce rapport au corps : « La présence silencieuse et envahissante de l'œuvre d'art minimaliste met le spectateur à distance comme si l'œuvre était une autre *personne*. » (c'est moi qui souligne, dans *Contre la théâtralité. Du minimalisme à la photographie contemporaine*, F. Durand-Bogaert (trad.), Paris, Gallimard, NRF essais, 2007, p.123.) Mais la présence de *Charlotte* déborde une appréhension confortable par un corps normalement taillé. Son échelle presque monumentale jointe à l'étrangeté de son objet la rapproche des travaux dans l'espace public de Claes Oldenburg dont Éric VALENTIN écrit que « en érigeant un objet trivial colossal, [il] parodie le goût de la transcendance en art. [...] C'est un monstre plastique et sa laideur ostentatoire est délibérée. [...] De manière grotesque, la nature – dans la sculpture – est contrefaite par le vinyle [la résine pour *Charlotte*] qui est un matériau synthétique. » (*Claes Oldenburg, Coosje van Bruggen. Le grotesque contre le sacré*, Paris, Gallimard, art et artistes, 2009, pp. 66, 72-73.)

¹¹ Dans le *Bulletin officiel du Ministère de l'agriculture, de l'alimentation, de la pêche, de la ruralité et de l'aménagement du territoire* n° 52-2011, le « Cahier des charges de l'appellation d'origine "pomme de terre de l'Île de Ré" », homologué par le décret n°2011-1915 du 20 décembre 2011, *JORF* du 22 décembre 2011, mentionne la *Charlotte* comme une des neuf variétés de pomme de terre ayant

droit à cette appellation (p.4). Les propriétés desdits tubercules sont définies comme suit : « pomme de terre de primeur, c'est-à-dire récoltée avant sa complète maturité, dont la peau peut être enlevée aisément sans épluchage et qui est inapte à une longue conservation. Il s'agit d'un légume frais qui présente une peau fine.

D'un point de vue organoleptique, elle se caractérise par des odeurs et des arômes qui rappellent une ou plusieurs des sensations suivantes : le végétal, les légumes printaniers (type asperge, artichaut, petit pois ...), le pain chaud, les fruits secs (type noisette, châtaigne...), le beurre. L'odeur de terre est absente. La saveur sucrée est généralement dominante et les saveurs salées et amères sont légèrement présentes ou absentes. La texture de chair est fine et fondante et s'éloigne nettement des caractères farineux et aqueux. La tenue à la cuisson est bonne » (p.1).

Le peintre et écrivain Henri Cueco, qui a consacré de nombreuses toiles ainsi qu'un livre à la pomme de terre, fait un constat que l'on peut aisément rapprocher du « monstre plastique » dont parlait E. Valentin (cf. note 10). « Isoler la pomme de terre du reste du monde, c'est la rendre absurde, ignoble dans sa forme, indifférente, cosmique ou générique, finalement menaçante. » Henri CUECO, *Le Journal d'une pomme de terre*, Paris, Stock, 2001, p. 12. À les peindre incessamment, les rêver, les écrire, les mêler aux souvenirs de ses fantasmes inassouvis, les comparer à sa mère, les identifier « à la forme fœtale ou excrétales, œuf ou merde » (p.67) Cueco finit par démasquer un « Dieu patate » (p.27) qui s'incarnerait volontiers en succube dragonnante dont *Charlotte* serait l'avatar résineux, l'idole-colosse d'un peuple-enfant, l'amour diabolique et impossible d'une secte d'endives fadasses et acrimonieuses.

¹² Faut-il voir dans cette question rhétorique – car la réponse pragmatique à cette question est bien simple : *Charlotte* sort des dépôts du Mamco – faut-il y voir, donc, une allusion aux sermons de saint Bernard de Clairvaux ? L'opposant d'Abélard mêle en effet les métaphores du champ et du lit, qui toutes deux

concernent la difficile relation entre *Charlotte* et *W.* dans son *Sermon sur la recherche de la sagesse*. (Cette « sagesse » est bien sûr, nous l'avons compris dans la note précédente, une image pour désigner la pomme de terre, dont le saint ne pouvait parler ouvertement, puisqu'elle ne fut apportée en Europe que quatre siècles plus tard, mais le lecteur rompu aux paranoïas pynchoniennes ne s'y trompera pas.) « *Le monde est un champ*, dit la Vérité, creusons pour découvrir le trésor qu'il cache [c.-à-d. les pommes de terre] [...] Mais il la cherche vainement celui qui la cherche en son lit, car on ne la rencontre point dans la terre de ceux qui vivent au sein des délices. Ce lit est étroit et vous y cherchez un géant ? Ce lit est le vôtre, et vous espérez y trouver celle qui n'a jamais habité une maison étrangère ? *Si vous cherchez, cherchez bien ; convertissez-vous et venez*. Et d'où sortir pour chercher, demandez-vous ? de votre lit. [...] Car mon âme en est avide ; et si elle la trouve, elle ne sera pas satisfaite si je ne la possède avec abondance, dans une mesure large, serrée, entassée ; » (Bernard DE CLAIRVAUX, *Œuvres*, vol. 4, A. Ravelet (trad.), Bar-le-Duc, Louis Guérin éditeur, 1870, p.173.) Une analyse lexicale, même rapide, suffira pour se convaincre de l'intertextualité flagrante.

¹³ Il y a ici une allusion cruelle aux origines rurales de *Charlotte*. La sophistication d'un certain monde de l'art s'accommode mal de la soi-disant simplicité de l'univers agreste. Cette mise à distance est paradoxalement renforcée par une valorisation de la campagne comme lieu de ressourcement, de calme et de beauté naturelle. Or ce regard, même positif, reste colonisateur, et cette appréciation de la ruralité relève du goût pour l'exotisme. En témoigne l'exemple de Didier Marcel qui fige et réifie une parcelle de champ, lui ôtant toutes ses qualités tactile, olfactive, organique, pour en faire un objet d'art, un moulage inerte magnifiant la force visuelle du labour. Pourtant, selon Patrick Javault, « Didier Marcel vise moins à faire passer un fragment de nature cultivée pour un bloc de culture naturelle, qu'à construire un champ de forces et d'énergie, à faire saisir les effets d'une puissance tellurique que seuls quelques rares artistes sont parvenus à approcher par le geste. La terre se soulève et s'élève et l'installation nous fait passer subtilement du tellurique au

cosmique. » (Patrick JAVAULT, « D'un labour parti », in COLL., *Didier Marcel*, Dijon, les presses du réel, 2006, p. 25.) *W.*, lui-même issu d'un champ comparable à celui de *Charlotte*, n'est de toute évidence pas ému par sa force tellurique. Sa perception champêtre est plutôt bourdieusienne, considérant qu'au sein d'un domaine particulier (en l'occurrence le monde de l'art), le champ met en jeu des conflits de préséance. « La structure du champ, écrit Bourdieu, est un état du rapport de force entre les agents ou les institutions engagés dans la lutte ou, si l'on préfère, de la distribution du capital spécifique qui, accumulé au cours des luttes antérieures, oriente les stratégies ultérieures. [...] Ceux qui, dans un état déterminé du rapport de force, monopolisent (plus ou moins complètement) le capital spécifique, [...] sont inclinés à des stratégies de conservation (défense de l'orthodoxie), tandis que les moins pourvus de capital sont enclins aux stratégies de subversion - celles de l'hérésie » (Pierre BOURDIEU, « Quelques propriétés des champs », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, pp. 114-115.) Ce qui est en jeu, dans l'accusation de ruralité que porte *W.*, est de juger si fait défaut à *Charlotte* un attribut éminemment bourdieusien lui aussi : celui de la distinction. (Pierre BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979. Voir en particulier pp. 36-42 sur « la distanciation esthétique » et pp. 301-321 « les modes d'appropriation de l'œuvre d'art ».) Tout cela nous amène enfin à la question épineuse de savoir si un couple peut être considéré comme un champ et si la conquête amoureuse est une lutte de pouvoir – un *champ* de bataille –, question que nous laisserons ouverte, renvoyant simplement le lecteur scrupuleux à l'étude de Ghislain TREMBLAY, *Le couple dans une perspective développementale ; la lutte de pouvoir et les moyens d'y faire face*, Québec, Université Laval, 1992.

¹⁴ Cet élargissement décrit bien sûr la translation scalaire subie par *Charlotte* et dont il a été question dans la note 10. Mais pour qui est pris dans un champ clos, l'élargissement ne signifie rien de moins que la liberté retrouvée. Ce procédé métonymique consistant à attribuer à une personne la qualité ou la transformation de l'espace qui l'environne est, par exemple, utilisé par Gide dans sa *sotie* (avec un goût pour l'ambiguïté que

ne renierait peut-être pas Claude-Hubert Tatot, qui, postfaçant un livre d'images par lui choisies pour dialoguer avec les œuvres de V. Kohler, précise que ses envois iconographiques se font à l'heure de la messe). André GIDE, lui, dans *Les Caves du Vatican*, Paris, Gallimard, 1914, p. 753, écrit : « Il [Lafcadio] ne consent à travailler aujourd'hui à l'élargissement de notre Saint-Père que si on lui permet, du même coup, de s'enfuir lui-même. » L'élargissement a donc trait à la liberté et au paysage, mais également à la générosité, aux *largesses*. Toutes ces connotations positives suggèrent que *W.* n'a pas choisi ce mot par hasard, mais bien pour rappeler, au cœur même de sa diatribe, la nature des sentiments qu'il porte à Charlotte.

¹⁵ Alors voilà tout ? Finalement, tout ce discours de *W.* serait simplement basé sur ce jeu de mots un peu minable, allusion anagrammatique à l'article de Rosalind KRAUSS, « La sculpture dans le champ élargi », in *L'Originalité de l'avant-garde et autres mythes modernistes*, J.-P. Criqui (trad.) Paris, Macula, 2000 (édition originale américaine, MIT Press, 1985) ? Était-ce bien la peine d'écrire tout ça pour ça ? Laissons alors à Mme Krauss le soin de répondre, puisque *Charlotte*, drapée dans un mutisme dont nous laisserons au lecteur le soin de déterminer s'il est interloqué, méprisant, timide comme une érubescence, songeur ou simplement résolu, dicté par des convenances qui se souviennent que les endives s'allient mieux au jambon de Madère qu'aux pommes de terre du Dauphinois, Charlotte donc, n'a pas relevé l'interpellation de *W.* : « Mais si la sculpture [et cela vaut aussi pour ce texte] elle-même était devenue une sorte d'absence ontologique [...], les termes à partir desquels elle était construite n'étaient pas pour autant sans intérêt.

Nous, les mèches

Jérémie Gindre

Nous, les mèches, on aime bien être en bandes. La Confrérie du Métal, l'Amicale du Bois, le Clan de la Pierre. La Fédération du Béton, le Club Universel. On se regroupe dans des boîtes spécifiques, par ordre de grandeur, qui est aussi notre ordre de diamètre. Quand il en manque une, ça se voit tout de suite. Son support est vide, il y a un espace énervant entre ses voisines. Des fois des irresponsables nous mélangent. Au beau milieu d'une équipe d'experts en forage minéral, une polyvalente blanche de plâtre. OOOUUH! Putain! C'est pas compliqué de regarder nos têtes! Est-ce qu'on est toutes pareilles? Non! Non : pour le bois la petite pique, pour le béton l'arrête épaisse. Après faut pas s'étonner de casser sur une poutrelle acier, ni miauler quand ça patine dans le mur. Objectif trou, respect de l'embout. Chacun son job O.K? On n'est même pas toutes hélicoïdales! Les Têtes-Plates, ce n'est pas qu'une tribu indienne du nord-ouest du Montana, c'est aussi une classe de forêts à bois indispensable à l'artisan. Trancher le tendre ou perforer le dur, voilà deux traditions méthodiques bien distinctes pour un même but : plonger dans la masse.

Alors une fois par année quand même, à l'occasion du critérium, on oublie toutes nos différences. On se regroupe en interclub pour une concentration fraternelle : le Derby Rotation. On se déplace en escadron, on traverse l'espace, on perce à qui mieux mieux. À notre passage, tout se vide.

Spending most of the time speaking eating & drinking¹

Roxane Bove

M:: c'est mon tour.

CA:: dans un monde où un castor géant régit l'humanité,
quel plat n'est plus consommé ?

M:: je dirais la cannelle les castors mangent de
l'écorce d'arbre, la seule écorce d'arbre que les
humains mangent est la cannelle.

CH :: incorrect. la réponse, bien entendu,
c'est la danoise au fromage

¹ Table basse. Vidéo youtube sur un portable. Vieux mégots. Bières éventées dans les verres, dans les fonds de bouteille, sur la table aussi. Lueur de l'aube. Cendriers. Musique. Bribe de pensées. Bouts de trucs hétérogènes. Des restes d'un moment où le salon était un univers non encore fragmenté par l'alcool, le reste aussi, et les jeux absurdes ; les décontextualisations, les isolations et les appropriations, les intensifications et les décalages. Autour de la table Charlotte (CH::), le monstre attendrissant, une anorexique multiple (M::) et une allumeuse en béton (CA::). Tous sont déracinés et chacun communique avec tous les autres. Ils se relient, s'altèrent, se complémentent ou s'enrichissent mutuellement au sein d'un/e même discussion/culture/espace/réalité/multitude/imagination. [Trop de mots ; c'est le retour au plein emploi]

CA :: dans un monde régit par un castor comme celui-là, les hommes construisent plusieurs barrages pour plaire à leur seigneur. la ville basse de Copenhague est inondée, beaucoup de gens meurent, les danois anéantis n'ont jamais inventé la danoise au fromage²

CH :: quatrième manche. dans un monde où la température est constante à 29 degrés, comment se rend-on à Boston pour voir les Red Socks?

CA :: par le métro

M:: ça me fait penser à un autre jeu

CH :: évidemment. dans un monde à 29 degrés, les fourmis n'ont plus besoin d'hiberner, elles ne perdent donc pas chaque hiver leurs acquis sociaux et scientifiques, elles développent une grande intelligence, des machines et une technologie des tunnels qui dépasse la nôtre. plus écologique, leur réseau de métro est préféré à l'avion

CH :: ~~mieux regarder~~ regarder autrement, c'est la clé.

² Nous arrivons ici au plein milieu d'une partie de *Contrefactuel*. Dernièrement mis au point par les Amysh – ceux du big-bang ein pas ceux des roulottes – *Contrefactuel* [même s'il n'est pas toujours expressément nommé] est un jeu répandu dans les débats de fin de soirée comme chez certains artistes, gourous ou adeptes de théories du complot.

M:: je m'assouplis les aisselles avec un disque de Steve Reich et j'induis un parpaing en erreur

M:: John Bob accepte. je mise un rapace paranoïaque³

CA :: dans un monde où le langage est visuel et universel, que signifie la représentation de morceaux de viande crue?

M:: je supervise une vache aveugle et siphonne ma grand-mère en la mineur.

CH :: joli.

CH :: j'oublie l'Allobroge huileux et je danse la gigue Honky

CA :: bon, on joue⁴ ou on cause ?

M:: j'exploite les fréquences pragmatiques du travesti anglais et j'absorbe en sous-main

M:: embase, came, foret, lubrification

³ La partie qui suit se déroule sur plateau Tinkino d'après 1977 et demi avec avantage styrien pour les cailloux, les saucisses et les radis.

Il est à noter que la danoise au fromage – malgré ses qualités vernaculaires – n'aurait jamais été aperçue au Tinkino.

⁴ Notons encore que d'aucuns ne séparent pas automatiquement le jeu du reste, que parfois, ce dernier se fait vecteur de pensée, articulateur, outil. Il peut arriver alors que l'insignifiance ordinaire se fasse révélatrice d'une réalité qui tend à disparaître par sa présence trop quotidienne. Notons aussi que tout peut être prétexte au jeu et qu'il s'agit, malgré une apparente bonhomie, d'une pratique complexe.

CH :: animelle, caséine, dégorger, rassir

CA :: j'abdique.⁵

CH :: quelle heure il est ?

CA :: dégagé, jeté, pointé

⁵ Alors qu'ici CA :: attendait la réponse « salut Wayne », il semble que la représentation de gâteaux [comme celle de planches de bois ou de visserie] dans un tel monde, aurait été par essence multivalent. Ainsi cette réponse aurait de toute manière été considérée comme caduque pour cause de sur-limitation.

L'incroyable parmentière

Micha De Souza

23h59. Drums... Le rideau se lève sur une lignée oh combien excitante de bas, bottes et jambes se soulevant sur des airs de French Cancan. Chacune est la copie conforme de l'autre, un canon de beauté, élégante, élancée, infinie - semblant tout droit sortie d'un concours de Miss. Pieds dont pas un orteil ne dépasse l'autre ; cheville solide, unie, sans le moindre os saillant et rompant l'harmonie : genou plié, à l'ombre duquel se devine une peau douce et sensible ; cuisse, mollet...menant à une hanche invisible, pont vers une croupe qu'on ne peut que deviner.

Dans la salle, les vis, mèches, clous tournent et s'hérissent. Droites, fières, grandes, pénétrantes, aucune mèche n'est pareille à une autre, chacune - plus noble que l'autre - chercher à se distinguer par sa brillance, et sa dureté, sa capacité à venir à bout de toute résistance.

Quelques boulons, aiguilles et têtes d'épingles ont réussi à fausser la vigilance des gardes, et admirent le spectacle ; sachant cependant qu'ils n'ont aucune chance face aux nobles mèches élancées vers les feux de la rampe.

La tension est à son comble dans la salle, au-dessus de laquelle Starshine – une boule à miroir telle que vous n'en avez encore jamais vue – brille de mille feux, lorsqu'en enfin, elle fait son apparition. Les regards se tournent, les mèches s'hérissent de plus belle. Charlotte, 8 pattes, 4 ailes, un regard provoquant vers l'arrière, se lance dans une

danse endiablée. Plus rien ne semble résister aux poussées de désir. Les tiroirs des quelques meubles présents dans la salle s'ouvrent et se referment dans un fracas imprévisible. Les dalles même du plancher semblent vouloir s'élever et admirer l'incroyable parmentière. Des volutes de fumée s'écoulent le long des flancs d'un volcan, croupi au coin de la pièce.

Personne ne sait combien de temps le show a duré. Une éternité compressée dans l'intensité d'une nuit de folie. Au matin, la salle est vide... seule dans un couloir une girafe, jouet démembré, tente tant bien que mal de se recomposer.

Charlotte in flight

Denis Savary



Mais veux-tu bien cacher cette mine réjouie, salope ?

Louisa K.

« Mais veux-tu bien cacher cette mine réjouie, salope ? »

En aucune manière.

Voyez-vous, je savoure l'exultation de chaque cellule de mon organisme. J'observe le frissonnement de la peau sur mes flans, le surprenant délassement de tous mes membres qui semblent s'être allongés pour mieux s'accrocher à l'objet de leur convoitise. Je suis la ravie de la crèche et les fourmis dans mes extrémités se font les témoins de mon total assouvissement.

Même si mes envies débordantes et ma curiosité m'ont menée vers bien des couches, toutes ne sont pas imprimées avec la même netteté dans ma mémoire. Les grands moments sont là, d'une netteté impudique. Des éclats lumineux, de pures merveilles de grâce fangeuse. Mais la magie du stupre n'est ni systématique, ni totalement prévisible. Je me suis aussi fourvoyée contre des corps.

Je me rappelle de ce garçon tellement bien doté par la nature qu'il avait fait de sa bite un totem. Il avait d'ailleurs jugé vendeur de m'en envoyer une photo dès notre premier contact. Elle posait, rubiconde, au creux de la main qui la polissait avec la ferveur d'un joueur qui fait reluire sa batte avant un grand match. Je le rencontrais à deux ou trois reprises et à chaque fois, toute la scène avait

tourné autour de son gourdin qu'il s'acharnait à bourrer avec conviction et persévérance dans chacun de mes orifices. L'attrait du remplissage passé, je m'étais lassée, ne pouvant plus considérer son membre que comme une de ces saucisses dont j'aurais volontiers coupé la pointe en croix pour la mettre au feu et voir si elle s'ouvrait comme une fleur sur les flammes.

Concernant celle dont l'œuvre se lit sur mon visage en ce moment, la chose fut entendue avec une simplicité qui me laissa augurer au premier instant le meilleur pour la suite.

Le week-end, je me réveille toujours tard. Mon café avalé, j'embarque un bouquin, mon sac, et je sors. Je m'installe en tailleur sur mon banc de prédilection, au soleil, et je lis. Extirpée de ma lecture par les crissements d'une trottinette sur les pavés, je relève ma tête et je la vois. Elle croise et décroise ses jambes à la terrasse du café d'en face. C'est anodin, certes. Mais quelles gambettes ! Mincees mais charnues, galbées : parfaites ! Impossible cependant de distinguer le reste de son corps, caché dans l'ombre du store. La table ronde forme le chapiteau d'un théâtre pour ses jambes qui ne semblent jamais trouver de repos. Je me perds en rêveries qui me mènent dans des jeux dont mon imaginaire licencieux se repaît. Presque par inadvertance, ma main a glissé sous mon livre ouvert et caresse le coton de ma culotte.

Je devrais prendre mon courage à deux mains et aller lui parler. Je serais pleine d'assurance, séductrice en diable, et je l'inviterais à sortir ce soir. On danserait en se frôlant, on boirait des gin tonic. J'en suis au moment où je lui propose que nous poursuivions la soirée chez moi lorsque je vois le serveur s'approcher et lui rendre sa monnaie. Elle se lève et sort enfin de l'ombre. Les cheveux châtain, bouclés. Elle porte des shorts en toile roulés sur les cuisses et un T-

shirt qui dénude une de ses épaules. Silhouette gourmande qui attrape son sac et marche dans ma direction. Mon cœur bat beaucoup trop rapidement. Je reprends mon livre, l'air de rien. J'entends ses pas qui approchent. J'attends qu'elle me dépasse. Les pas s'arrêtent, elle est debout devant moi. « Salut ! Tu mates les filles en terrasse, toi ? » Je me liquéfie. Je rassemble tout mon courage et relève la tête « C'est que... tes jambes... » Elle me toise en souriant. Je pense à mes jambes blanches comme des endives, à ma gueule de lendemain d'hier, à mes cuisses écartées. Elle reprend « Quand on mate, on doit s'attendre à se faire mater. En fait, j'ai très envie de te voir de plus près. D'accord ? ».

Je n'ai pas hésité.

Mes lèvres sur son cou. Bouche, derme, épiderme, son tressaillement. Strates conductrices du désir. La certitude de ne pas s'être trompée.

Il y a du parquet au sol. J'aime le contact du bois lorsque je m'y allonge. J'aime m'y aplatis de tout mon long, m'y étirer longuement. Caresser ses veines pour le distinguer des précédents. Lier une essence à une histoire. Aujourd'hui encore, c'est là que je l'ai couchée et c'est là qu'elle reprend maintenant son souffle. Ses jambes y forment un losange. Son sexe rougi appelle les caresses de l'air. Une petite veine bat sur sa tempe. Son bassin se soulève imperceptiblement, à intervalle régulier. Je me repais de sa saveur et de la beauté simple de son abandon.

Deuxième reprise. Une minute de récupération. La musique flotte au-dessus de nos corps en pause. « Ain't no grave can hold my body down... »

Ses mains se sont muées en perceuses folles. Ses doigts forent, pincent, vrillent, élargissent, percent, me quittent un bref instant, me laissant soudain vide. J'en crève et je m'entends lui demander avec urgence de continuer. « N'arrête pas, s'il te plaît, n'arrête pas ». Les vis perforent mon cerveau, je ne suis plus que les vibrations connexes de son ouvrage. Tout va beaucoup trop vite. Une étoile brillante grandit au fond de mon ventre, expansion fulgurante. Tout mon corps m'écartèle pour lui laisser la place. Vais-je réveiller les murs des lambeaux de cette jouissance que je me défends d'accueillir encore tant elle me paraît définitive ? Ma résistance la défie. Piquée au vif, son geste se fait alors impératif et précis. Sa voix se charge d'exigence et ordonne plus qu'elle n'exhorte. Ses dents s'impriment dans la chair de ma hanche. La douleur vive écrase l'accélérateur.

Lorsqu'une couche d'air se forme entre le caoutchouc d'un pneu et l'eau, le véhicule peut alors se mettre à glisser et à tourner, entraîné par sa propre force. Je perds mon adhérence à la réalité. Mes mots s'échappent, les lettres se dispersent.

Alors oui, ne vous en déplaise : lorsque je referme la porte et retrouve la rue, j'arbore mon sourire béat comme une décoration supplémentaire au revers de mon manteau de luxure.

Est-ce que tu dors ?

Isaline Vuille

Fragment I, Herculanium

Autour d'elle flottait une légère odeur de brûlé.

Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus, elle s'était préparée longuement pour cette soirée, avait réfléchi à ce qu'elle pourrait lui dire pour que, peut-être, il revienne sur sa décision. Elle savait que ce ne serait pas facile, qu'elle aurait beau faire au mieux, ce qui se passerait ne dépendait plus vraiment d'elle. Elle n'y croyait pas vraiment, plus vraiment, elle y allait un peu à contre-cœur, comme si elle se trompait elle-même, se perdait elle-même. Elle savait ce qu'on disait, qu'A. allait être chassé de la ville, bientôt ; tout le monde le savait, il était perdu. Qu'importe. Elle savait aussi ce qu'elle risquait en allant chez lui, et le danger qu'elle faisait courir à L. et N. Elle savait, mais elle voulait le voir encore une fois.

Quand elle l'aperçut, elle se dit qu'il avait vieilli. Son dos était un peu courbé, ses soucis semblaient trop lourds pour lui. Il prit ses mains et les embrassa. Il lui dit que c'était trop tard, et qu'il était prêt. Ensuite, ils burent, et mangèrent un peu. Ils ne parlèrent pas beaucoup. Leurs ombres tremblaient dans la lueur des bougies. Elle avait chaud, puis froid. Un peu après que leurs corps se sont joints, le sol a commencé à trembler. Il y eut comme un grondement sourd, l'orage ? Elle ne voulait pas qu'il parte, elle le lui dit. Il ne répond rien, il ne peut presque plus respirer, cette poussière noire entre dans son nez, sa

bouche. Puis une ondée chaude et enveloppante souffle les portes et les fenêtres, et brûle leurs corps dans l'instant. Elle se tait.

Fragment II, Naplouse

Ce matin elle est allée au marché. Comme chaque jeudi elle a rencontré ses voisines sur le chemin et elles y sont allées ensemble. L. et K. bavardaient au sujet de leurs garçons et s'inquiétaient : aucun des deux n'aimait aller à l'école, ils s'enfuyaient souvent et allaient jouer dans le désert. Elles étaient bien embêtées mais que pouvaient-elles faire ? Elles n'allaient pas rester à côté d'eux en classe, tout de même. Quant à les garder à la maison... Elles pouvaient bien les menacer en évoquant leur avenir, quel avenir ? Même elles n'y croyaient pas, personne n'y croyait plus. Les choses semblaient suivre, là-bas, leur propre nécessité, alors à quoi bon ? A quoi bon aller à l'école, apprendre un métier, à quoi bon lutter ? D'autres l'avaient fait, et ça ne leur a pas réussi.

Elle ne savait pas si elle était d'accord avec ses voisines, ou non. Elle n'avait pas d'enfant et n'en aurait peut-être pas. L'avenir pour elle était un mot abstrait, mais le maintenant aussi. Elle essayait de le saisir, mais il lui échappait. Elle était toujours un peu ailleurs, à côté, en-deçà. Elle écoutait d'une oreille distraite les conversations des femmes, quand elles arrivèrent au marché. Leurs voix se mêlèrent à d'autres conversations, aussi animées, plus animées. Des arbres avaient été coupés et un âne égorgé – ils disaient que c'était un avertissement, mais pour quoi, pour qui ? Il lui semblait que c'était injuste, qu'ils devraient régler leurs affaires en laissant les gens vivre.

Elle choisit quelques belles tomates et des poivrons rouges. Elle montra un poisson que Y. enveloppa dans un

papier épais. Ils se regardaient, un peu plus longuement que d'habitude, quand la grenade tomba à côté de l'étal. Elle n'eut le temps de penser à rien. Son bras fut projeté de l'autre côté de la rue, et les morceaux de son corps éparpillés parmi les autres.

Fragment III, Dampierre

Cela faisait quelques temps qu'il l'agaçait. Cela datait en réalité du jour où il était revenu d'une exposition avec une révélation. Depuis, il avait fait des recherches, il avait lu beaucoup de livres, il avait écouté des spécialistes ; depuis, il lui parlait souvent de ça. Elle ne comprenait pas pourquoi cela le fascinait autant, cela la gênait un peu, quand ils faisaient l'amour elle se demandait si là aussi il y pensait, si cela l'excitait. Elle essayait de lui parler et de lui donner son point de vue à elle, mais il ne l'entendait pas.

Un jour qu'il avait regardé une émission historique où on évoquait le sort d'un supplicié, il lui parla encore du plaisir extatique que semble ressentir l'homme au moment où, peu à peu, on découpait sa chair. Il en parla comme d'un plaisir hors d'atteinte, extra humain, et il lui sembla entendre dans sa voix du désir, de l'envie. Elle lui répondit qu'il ne savait pas. Qu'il ne pouvait penser cela que parce qu'il était loin, qu'il n'était pas à la place du supplicié, que son désir était celui, dérisoire, d'un homme confortablement installé dans son salon. Cette fois, ils se disputèrent. Il dit qu'elle avait l'esprit étroit, elle dit qu'il était distant de la réalité du monde. Elle n'en pouvait plus de sa curiosité morbide, habillée de théories fumeuses. Elle sentait qu'il la trouvait idiote, limitée. Ils avaient bu beaucoup de vin, ils parlaient de plus en plus fort, ils en vinrent à se frapper. Elle se savait moins forte. Elle vit, posée sur une commode, la perceuse encore branchée. Elle la saisit et la brandit vers lui. Il recula, tomba à la

renverse. Elle posa l'extrémité de la mèche sur son tibia, et mis en marche l'appareil. Il hurla, longtemps.

489k Others like this

Joël Vacheron

Cancan : Omg what the fuck is wrong with you?

Flexible : сколько можно этот долбанный язык
вытаскивать

Wikiki : Why tf yall all ways picking with her let her
live her own life if you aint happy oh well

Turnaround : 👍👍👍👍👍👍👍👍👍

Teufelstein : AI EU TE AMO

Baguette : 🙌🙌 SLAY.

Moquette : 🎀🎀🎀🎀🎀!

Tiki : ❤️❤️❤️❤️❤️

Hibou : Wtf is wrong with her eyes???????????

Emmental : Beautiful 🤔🤔🤔🤔🤔🤔🤔🤔🤔
🤔🤔🤔🤔

Schokokuss : That case is so kawaii 🍷🍷🍷

Saucisse : Mach die endlich wieder lange haare



FlyingV : Per-fect ! ♡

Banana split : Sexy as fuk. Fucksy girl. I wan fuk that shit ♡

Coulisse : Your so pretty!! Don't let people give u shit! Your wonderful and u can be whoever u wanna! Love u ♡💋

Steak : Ranges ta langue cochonnes

Billon : That remind me of Hannah Montana

Chuchichächtli : FAKE ID's for SALE, cheap and authentic!! FAKE ID's for SALE, cheap and authentic!! FAKE ID's for SALE, cheap and authentic!!

Alien : 🧛🧛🧛

Bricopolis : 😊厂家低价出售高仿奢侈品各大品牌包包可零售可批发加微信号ou8936

המטומטמת הכי מכוערת : Roots

Galets : I'm doing this selfie tonight

Radis : 😊XO

Girafe : Stop copying Lady Gaga

Bidoche : I just want to cut that fuckin tongue out...

Vernis et laque : 

Cancan édition : CATCH ME

Foyer : 手动把舌头遮住好可爱

Woodcut : 

Endives :  FOLLOW MEEEE

Cheese : U crazy

Cheese : I hate u

Cheese : 

Willy : She looks more pretty with long hair 

Jeux de mots : ur soo pert like i can't even

Jeux de mots : i mean perf

Placages : So random but this is totally you!

Gregor : Çok dadlusun keşke ölsen bebeyem

Honky Tonk : 

Flexible n°3 : 

Cervelas : YOU'RE LITERALLY FUCKING PERFECT

Goulot : I hate you so much you don't cool

Roots : ♥♥♥♥♥♥♥♥

Clapping music santiag interpretation : Fuck me

Une scène entre Madame De La Sculpture Charlotte, Monsieur De La Peinture Mèches et La Famille Des Sculptures de Béton Cancan.

Gilles Furtwängler

Personnages:

Madame De La Sculpture Charlotte est le plus vieux personnage de la scène. Elle montre des signes évidents de démence dus à son âge avancé et à ses habitudes alcooliques qui de plus l'ont fait verser petit à petit d'un radicalisme progressiste engagé à un radicalisme conservateur nostalgique. Elle se répète continuellement. Sa phrase, son leitmotiv, sa conclusion de vie qu'elle affirme à longueur de journée est : *La vraie beauté de nos ancêtres n'existe plus.*

Monsieur De La Peinture Mèches est une personne qui malgré le fait qu'elle ne passe pas inaperçue reste très discrète. Monsieur De La Peinture Mèches ne veut faire de mal à personne et fuit le conflit à tout prix. Il est terrifié à l'idée qu'on puisse le juger de manière négative. Soumis à tous, il est d'une extrême politesse et soutient positivement toutes les affirmations.

La Famille Des Sculptures De Béton Cancan peut se définir par sa religiosité. Catholiques extrêmement pratiquants, ils ne s'expriment entre eux et avec le reste du monde qu'en versets bibliques. Leur enfant, dont personne ne connaît le sexe est un/e provocateur/trice. Il/elle ne

de nos ancêtres n'existe plus. La vraie beauté de nos ancêtres n'existe plus.

- *Oui je suis d'accord, oui c'est vrai, oui,* réplique Monsieur De La Peinture Mèches.

- La vraie beauté de nos ancêtres n'existe plus. La vraie beauté de nos ancêtres n'existe plus.

- Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison. Et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la Terre, Gog et Magog, afin de les rassembler pour la guerre ; leur nombre est comme le sable de la mer. Et ils montèrent sur la surface de la Terre, et ils investirent le camp des saints et la ville bien-aimée. Mais un feu descendit du ciel, et les dévora. Et le diable, qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont la bête et le faux prophète. Et ils seront tourmentés jour et nuit, aux siècles des siècles, place il/elle alors que Madame De La Sculpture Charlotte essoufflée, reprend sa respiration.

- *Oui je suis d'accord, oui c'est vrai, oui,* réplique Monsieur De La Peinture Mèches.

- La vraie beauté de nos ancêtres n'existe plus ! éructe Madame De La Sculpture Charlotte.

plus. La vraie beauté de nos ancêtres n'existe plus. La vraie beauté de nos ancêtres n'existe plus.

Madame De La Sculpture Charlotte s'arrête net, rouge, respirant très fort, elle n'en peut plus.

- *La voie des méchants est comme les ténèbres ; ils n'aperçoivent pas ce qui les fera tomber*, cite Madame Des Sculptures De Béton Cancan.

Monsieur Des Sculptures De Béton Cancan se lève et déclame :

- *Que tes pieds sont beaux dans ta chaussure, fille de prince! Les contours de ta hanche sont comme des colliers, oeuvre des mains d'un artiste. Ton sein est une coupe arrondie, où le vin parfumé ne manque pas ; ton corps est un tas de froment, entouré de lis. Tes deux seins sont comme deux faons, comme les jumeaux d'une gazelle. Ton cou est comme une tour d'ivoire ; tes yeux sont comme les étangs de Hesbon, près de la porte de Bath Rabbim ; ton nez est comme la tour du Liban, qui regarde du côté de Damas. Ta tête est élevée comme le Carmel, et les cheveux de ta tête sont comme la pourpre ; un roi est enchaîné par des boucles! Que tu es belle, que tu es agréable, o mon amour, au milieu des délices! Ta taille ressemble au palmier, et tes seins à des grappes. Je me dis: Je monterai sur le palmier, j'en saisirai les rameaux! Que tes seins soient comme les grappes de la vigne.*

C'est pour la liberté que Christ nous a affranchis. Demeurez donc fermes, et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude.

- *Oui je suis d'accord, oui c'est vrai, oui je suis d'accord, oui c'est vrai, oui,* réplique Monsieur De La Peinture Mèches.

- *Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie,* chuchote il/elle.

Rideau.

Fin.

Ekstatische Begegnung mit Adelina, Gunda und Fioretta

Nadine Wietlisbach

Die Damen sind lang und schlank oder eher klein und wohlgerundet, vereinzelt ist ihre Haut fein und manchmal etwas gröber, als hätten sie eine Gänsehaut. Sie alle werden im Laufe dieses Textes zu Höhepunkten, verzücken als kleine orgastische Geschmackspelren.

Vincent Kohlers Skulptur «Charlotte» aus dem Jahr 2001 erinnert an ein vergrössertes Küchenexperiment; eine 1.50 m hohe Figur aus Kartoffelstücken mit einem Charakterkopf. Die scharfen Zähne im grinsenden Mund tragen dazu bei, diese wie von Kinderhand geschaffene Figur mit schlauer Doppeldeutigkeit zu verstehen.

Die Kartoffel wird zum willkommenen Untersuchungsgegenstand: Als recherchierende Schreiberin versuche ich den Faden weiter zu spinnen, der von Vincent Kohler und seinem Interesse für Mythen und Utopien, vielleicht auch für die Sehnsucht und deren visuellen Codes aufgenommen wird. «Charlotte», die Kartoffel, ist übrigens eine festkochende Frühkartoffelsorte, die sich ausgezeichnet für Salat eignet.

Ärdäppel, Bramburi, Bumser, Tartuffli, Gumel, Häppere

Das Nachtschattengewächs kennt man unter verschiedenen Namen. Schon lange lagert es im Dunkel unserer Keller. Unter der Regierung von Ferdinand III wurden um 1647 die ersten Kartoffeln in Oberfranken, Deutschland, angebaut. Bereits zwanzig Jahre zuvor veröffentlichte der Benediktinerabt Caspar Plautz in Österreich ein Kochbuch mit Kartoffelrezepten. Der Anbau der Knollen im grösseren Stil begann in Deutschland, Österreich, Frankreich und im vereinigten Königreich Ende des 17. Jahrhunderts. Wie genau die Kartoffel nach Europa gelangte, ist bis heute unklar: Als Exportgut reiste die Pflanze um 1567 auf dem Weg von Südamerika nach Spanien, mit einer Zwischenstation auf den Kanarischen Inseln. Nach Europa wurde die Kartoffel zu Beginn vielfach wegen der schönen Blüte und des üppigen Laubes als Zierpflanze importiert und als seltene Pflanze in botanischen Gärten angepflanzt. Nachdem sich die Saatkultur in Europa durchgesetzt hatte und die Kartoffel zum Grundnahrungsmittel wurde, brachten die Europäer sie überall hin mit.

Kartoffeln sind heiss – eine Tautologie

Wen wunderts: Die Kirche verabscheute die Kartoffel anfänglich. Zu einer Zeit, in der der Geschlechtsakt kirchlich sanktioniert war und nur in der Erfüllung der ehelichen Pflichten als legitim galt, wurde die Kartoffel als sexuell höllisch erregend verteufelt. Das Gewächs fand allem voran in der Bibel keine Erwähnung und gehört als Nachtschattengewächs zu jener Pflanzenfamilie, der auch das Hexenkraut zugeschrieben wurde.

Es dauerte geraume Zeit bis sich die Kartoffel endgültig von allen Konventionen befreit hatte und sich der Wollust hingeben konnte. Casanova liebte Erdbirnen; er erwähnte seine abenteuerlichen Kopulationen sogar in seinen Memoiren. Die Knollen schmecken milchig, nussig, erdig; Die Möglichkeiten, sie aus der Schale zu pellen und zu einem Schäferstündchen in ein Ofenrohr oder die Pfanne zu verführen, scheinen dank unzähliger Spielarten unbegrenzt.

Adelina lässt sich gerne nackt während einer Stunde im Ofen bei 80 Grad ausdämpfen. Nachdem sie durch ein Sieb gestrichen wurde – ach, wie das kitzelt – kann sie sich mit Eigelb und Butter vergnügen, bevor Salz, Pfeffer und Muskat ihre herbe Würze in ihr zurück lassen. Nachdem sie sich ausgeruht hat, sinkt sie mit püriertem Spinat oder roter Bete, vielleicht einer Prise Safran, in die Schüssel. Weich, entspannt, voller Hingabe lässt sie sich dann zu eleganten Kugeln formen.

Mit der drallen Gunda wird es rustikal: Sie bleibt angezogen und legt sich rücklings aufs Blech, darunter ein kühles Stück Alufolie, und wartet in freudiger Erwartung auf die Zeit im heissen Ofen. Nach einer Stunde ausgiebigen Liegens platzt ihr Körper vor lauter Wonne auf; die Bluse reisst und Gunda gibt den Blick frei auf ihr zartes, weiches, feines Innere. Nur zu gerne gibt sie einige Löffel ihres Inhalts her, um sich neuen Säften zu öffnen. Mit Crème Fraiche schmückt sie, ermattet und glücklich, schliesslich ihre Körpermitte.

Diese Form des Liebesspiels kommt aus Amerika: Marylin Monroe warb 1960 für den Bundesstaat Idaho, dessen wichtigster landwirtschaftlicher Zweig seit jeher der Anbau des Nachtschattengewächses ist. Die Besucherinnen und Besucher der Weltkartoffel-Ausstellung durften sich über das reizende Erdapfel-

Mädchen Marilyn freuen: In einen bedruckten Jutesack gewickelt strahlte sie von allen Werbe-Plakaten.

Paul Gauguin, so erzählt man sich, verehrte eine bestimmte Kunst des Zeitvertreibs an faulen Nachmittagen in seinem Atelier. Mit Fioretta etwa. Das Vorspiel beginnt bei mittlerer Hitze, mit Speck und Zwiebeln sowie viel edelsüßem Paprika; zusammen lässt es sich in heisser Rindsbrühe schmoren. Pfeilwurzmehl vervollständigt die Tuchföhlung. Mit einem Glas Weisswein lässt sich im Nachhinein die Erschöpfung der Glieder lindern und der Brand auf der Zunge besänftigen.

Charlotte, fille de René et d'André

Claude-Hubert Tatot

Sortie du même atelier et entrée de conserve dans la prestigieuse collection du Mamco, je n'accompagne pourtant pas les saucisses qui surfent sur la vague (Saucisses, 2002). Ni bidoche (Bidoche, 2001), ni garniture je ne me coupe pas en quatre ni en frite pour frayer avec les moules, n'en déplaise aux belges Broodthaers et Brel, à Paul Ranson, (Eplucheuses de Pommes de terre, 1893) ou Roy Lichtenstein (Baked Potato, 1962). Ni on ne m'épluche ni on ne me cuisine. Je laisse le fromage râpé (Emmental, 2012) aux endives (Endives, 2012) et aux carottes (Carottes, 2012) déjà à l'huile.

Ma tête à couper (Billon, 2007) je ne me débite en cubes que par jeu, façon Rubik's (Rubix, 2006), sur un principe Cézannien, célèbre peintre de pommes mais pas de terre. D'une simplicité biblique, fille de Lhote je suis quasi cubiste. Si mes quartiers se fichent sur des piques je ne m'éclate pas avec le cervelas grillé (Cervelas, 2008) au feu de bois (Foyer, 2005) par des cow-boys qui forçant sur la bouteille (Goulot, 2011) le voient tourner comme une boule disco (Starshine, 2005) et battent le pavé (Pavés, 2006) de leurs bottes (Honky Tonk, 2008) faisant ainsi batterie (Vintage Drums Ensemble, 2004 ; Clapping music santiag interpretation, 2006) et beuglant « lundi des patates » ou plus puérole encore « Toc toc qui es là ? ».

Non pas de ronde passant de mains en mains en patate chaude.

Pareille aux tubercules en bronze de Penone, (Pommes de terre, 1977) je sors du lot et du tas.

Fille de Char je suis d'essence poétique, et d'imaginaire enfantin, monstre domestique surréaliste, un peu bricolé (Mèches et Vis, 2010), sœur de l'oiseau en bois (Woody, 2009) et des souris cailloux (Galets, 2008), cousine des radis rouges ouvragés (Radis, 2003), je donne dans le monumental.

Entre patate et ready-made je m'impose au milieu du champ de la sculpture comme le cactus au cœur de la forêt meusienne (Wikiki, 2009) et les ronces (Ronces, 2005) en pleine nuit blanche.

Parente des dragons retenant Angélique ou terrassés par Saint Georges je me place aux côtés d'un Carpaccio, Ingres ou Vallotton et ferais bonne figure face aux portraits d'Arcimboldo.

Invitée au Louvre je me glisserais tout contre la Raie de Chardin, la laitière de Vermeer ferait notre beurre en dansant un dernier tango parisien, et je passerais à table aux mains des mangeurs de l'autre Vincent (Van Gogh, Aardappeleters, 1885).

Dreamer qui leurre

Raphaël Julliard

Malgré son sourire charmeur et sa personnalité « sentimentale, sensuelle, fidèle, poète, qui en fait une enthousiaste et une grande séductrice »¹, Charlotte n'a pas grand-chose pour elle. Même son prénom, qui finit en « -tte » comme les cigarettes pour les cigares ou les maisonnettes pour les maisons, qui devrait donc indiquer une réduction de la taille accompagnant souvent un accroissement du charme ou de l'élégance, même son prénom donc, qui aurait aussi pu évoquer les délices d'un gâteau que – je m'en rends compte en l'écrivant – je n'ai jamais mangé, son prénom, disais-je, est en fait construit sur un mot germanique, « karl », qui signifie « viril »². Bref, Charlotte essaie de bien plaire, mais la nature ne l'a pas gâtée. Il est certain que quand en plus on est fait de morceaux de tubercule, ça n'arrange pas les choses. Et pour rajouter l'insulte à l'injure, comme on dit en bon français, cette matière végétale molle et jaune, quand elle sort de la marmite à pression, qu'est la chair de la pomme de terre n'est, chez Charlotte, que simulée. Voilà : son corps de patate c'est du flan, du polystyrène pour être précis, un bout de plastique, issu de l'industrie pétrochimique.

¹ <http://www.aufeminin.com/w/prenom/p3486/charlotte.html>, consulté le 26 février 2014

² *ibid*

Charlotte tente bon gré mal gré de se faire sa place au soleil. Pour accommoder un peu son ingratitude physique, elle décide de remédier à sa calvitie, fait rare chez les femelles toutes espèces confondues, et de se faire poser des extensions capillaires. « Des extensions », me direz-vous, « sur une calvitie ? » Oui, enfin elle se fait mettre des cheveux là où elle n'en avait pas mais principalement sur la tête parce que c'est la partie du corps qu'on expose le plus et qui définit, au premier regard, si on a envie de parler à quelqu'un ou pas. Charlotte se dit donc qu'avec des cheveux normaux, on finira peut-être par l'apprécier plus, on se donnera la peine de la connaître vraiment.

Les mois passent et si certains compliments ont pu surgir ici ou là sur sa nouvelle coiffure, la plupart semblaient, osera-t-on dire, capillotractés. Il est certain qu'un charme nouveau s'est fait jour sur le visage candide de Charlotte depuis qu'elle arbore le même type de coupe que Mona Lisa. Mais sentant que la mode et les postures du XVI^e siècle florentin ne sont plus tout à fait au goût du jour, Charlotte se laisse convaincre par les torrents d'images présents partout, même et surtout là où on ne les voudrait pas forcément, qui représentent des jeunes filles dans l'air du temps et qui déploient une crinière bicolore. Oui, Charlotte se laisse tenter par des mèches. Elle se rend chez son coiffeur, qu'elle n'a vu qu'une fois, en fait, pour la pose des extensions, pour modifier la couleur des pointes de ses cheveux. Peut-être parce qu'on est habitué à manger les frites avec du ketchup, le coiffeur propose immédiatement la couleur rouge pour les extrémités. En quelques heures seulement, voici Charlotte à nouveau transformée.

Elle se réjouit mais rien n'y fait. Sa courbe de sociabilité n'explose pas. Elle ne croît même pas, elle stagne, voire même régresse un peu. Enfin, pour tout dire, plus

personne ne lui adresse la parole, ce qui rend Charlotte très triste. Elle se terre chez elle, rumine, râle, déprime. Ce monde où tout est basé sur les apparences l'aigrît. Elle passe ses journées à regarder la télé en mangeant des chips, ce qui ne la dérange pas plus que de voir Donald Duck manger de la dinde pour Thanksgiving. Mais dans son cœur mûrit un désir de vengeance, une envie d'en découdre avec tous ceux qui l'ont laissé tomber.

Un soir, devant son miroir de salle de bain, avant d'aller se coucher la mort dans l'âme une fois encore, elle scrute avec dégoût ses faux cheveux bruns aux bouts rouges. Cette image d'elle-même qui fait fuir les autres ou se moquer d'elle provoque la montée en elle de la colère la plus sourde. Tétanisée par l'émotion, d'abord, elle s'empare avec violence d'une paire de ciseaux et s'acharne sur l'extrémité des mèches puis sur toute leur longueur. Les carreaux blancs du sol s'obscurcissent, couvert par cette masse sombre de cheveux. Ayant retrouvé sa figure première, Charlotte dérage. Ses mouvements brutaux ont disloqué certains des éléments de patate feinte assemblés sur ces cure-dents démesurés qui sont ses articulations. Elle observe ainsi ces trous percés dans les parties de son corps qui lui permettent d'être ce qu'elle est, d'avoir une forme.

D'abord surprise, Charlotte finit par voir dans ces encoches une des marques essentielles de son être : elle est faite de patate feinte, certes, mais son déploiement dans l'espace, sa stature vient de l'existence de ces vides dans sa chair. Séduite par ce paradoxe fondamental, elle s'en va se coucher avec un sentiment de joie profonde qui anime son visage d'un sourire béat.

Peut-être est-ce l'excitation de cette révélation qui rend son sommeil agité. Les rêves les plus curieux viennent

habiter sa nuit, des rêves qui lui laissent au réveil ce motif obsédant en tête : « Les trous dans le corps, c'est la plénitude ».

Les jours passent et cette phrase ne la lâche pas. Sa joie intérieure retrouvée, elle n'en oublie pourtant pas la douleur subie par le regard des autres sur son être. Elle les observe de loin, sentant ces yeux réprobateurs, qui l'ont torturée par le passé, continuer à la poursuivre d'un air moqueur ou pire, avec mépris. Sa rancœur persistante et sa joie nouvelle font bientôt apparaître un sentiment étrange qu'elle n'avait jamais connu, l'orgueil pervers d'être la seule entité à la surface de la Terre pour qui le vide des trous est aussi plein de sens. N'ayant pu partager la joie capillaire des humains qu'elle côtoie, elle se met en tête de leur donner celle de cette absence remplissante.

En ressassant de manière compulsive les événements qui l'ont menée jusqu'à ces pensées bizarrement agréables, elle perçoit de plus en plus clairement que c'est le désir de mèches qui a été le moment déterminant. N'aurait-elle pas poussé la volonté d'être comme les autres aussi loin, s'en serait-elle cantonnée aux simples extensions, peut-être serait-elle encore à se morfondre dans sa chambre à croire que le postiche lui apporterait l'amour dont elle a tant besoin. Ce sont les mèches qui ont fait croître en elle cette rage destructrice, ce sont donc les mèches qui sont la source de ce renversement de situation qui lui apporte ce sentiment de plénitude sans faille jusqu'à ce jour. Les mèches deviennent peu à peu ce symbole humain de son rejet tout autant que de sa confiance nouvelle. Si les mèches ont pu avoir ce pouvoir de mutation en elle, peut-être peut-elle apporter un changement du même type à ces gens, au regard étroit, qui l'ont jugée sans la connaître. Peut-être peut-elle leur ouvrir les yeux. Mais si la mèche de cheveux a été l'élément humain déclencheur pour elle,

que pourrait jouer le même rôle pour eux, quel sera l'outil du changement charlottéen? Quel serait l'équivalent de la mèche pour leur donner le trou de la plénitude?

C'est ce rapprochement sémantique final qui apparaît soudain aussi clair que la lumière du soleil. Il faut que la mèche leur fasse le trou. Mais au lieu de filaments de kératine bruns et colorés en rouge, la mèche sera celle d'une perceuse électrique, une mèche en métal, une pointe d'acier mise en rotation extrêmement rapide par un appareil mécanique, ergonomique, puissant et portatif.

Elle se rend dans la quincaillerie du bas de la rue, achète une perceuse à accumulateurs pour ne pas avoir à se raccorder au réseau électrique, achète un jeu de mèches à béton de divers calibres, paie le sourire rayonnant et s'en retourne chez elle.

Sur la table du salon, elle ouvre la mallette en plastique et charge l'accumulateur. Elle étudie le mode d'emploi avec soin, se fait chauffer de l'eau pour un thé, et sent bouillonner en elle les charmes de la vengeance froide au moment où elle introduit la plus grosse mèche dans l'embout de la perceuse tout en imaginant déjà les globes oculaires éclater et gicler leur hémoglobine écarlate sous les deux mille tours-minute de l'engin.

IV. Le corps, le geste, le hasard et la machine

Céline Poulin

Charlotte

Pour Demarcy, le plus dur reste à venir.

Cantine. (Le vieux reste dans l'atelier ; il installe soigneusement sa gamelle de bœuf bourguignon et de patates bouillies, sort son pain et sa bière, et mange silencieusement sur un fût vide près de son établi, en mastiquant longuement chaque bouchée).

Reprise.

Trois heures de l'après-midi. L'atelier chauffe dur, depuis la reprise de une heure. Chaleur de métal et de sueur. On se sent englouti. Respiration difficile. Chaque fois que je passe du côté de Demarcy, ou quand je viens l'approvisionner en pièces défectueuses et reprendre celles qu'il a retouchées, je le regarde travailler un instant.

Mèches

La *machine* symbolise l'auto-fondation de l'homme. Construite par l'homme, elle possède une puissance qui démultiplie ses capacités. Elle est symbole de son pouvoir sur la nature, de son pouvoir sur l'homme lui-même. Elle s'offre comme son reflet, capable de lui renvoyer une image le glorifiant. Il n'est pas étonnant que naisse l'idée d'associer la *machine* au corps humain.

Cancan 1

la postmodernité »⁵. Grâce à la figure du cyborg, créature hybride née de la fusion entre le vivant et la machine, Haraway propose une « utopie socialiste » où le cyborg serait le vecteur d'émancipation des humains face aux catégories identitaires fixes telles que la race, les classes sociales et surtout le sexe. Haraway révisite ces catégories bien associées aux sexes, notamment en

Cancan 3

Le cyborg est un organisme cybétique, hybride de machine et de vivant, créature de la réalité sociale comme personnage de roman. La réalité sociale est le vécu des relations, notre construction politique la plus importante, une fiction qui change le monde. Les divers mouvements féministes internationaux ont autant construit "l'expérience des femmes" qu'ils ont mis à découvert ou fait la découverte de cet objet collectif crucial. Cette expérience des femmes est une fiction et un fait de la plus haute importance politique. La libération nécessite que l'on construise la conscience de l'oppression et des possibles qui en découlent, qu'on les appréhende en imagination. Le cyborg : question de fiction et de vécu, qui change ce qui compte en tant qu'expérience des femmes en cette fin de XXe siècle. Il s'agit d'une lutte de vie et de mort, mais la frontière qui sépare la science-fiction de la réalité sociale n'est qu'une illusion d'optique.

Mèches

Une caractéristique de la peinture contemporaine consiste à éliminer tout relief, à travailler dans un médium encore frais qui fige sur une même pellicule les gestes les plus vigoureux. L'écran informatique ou télévisuel avec son aspect neutre et identique quelle que soit l'image semblerait engendrer un véritable mimétisme de la part de la peinture qui aurait ainsi tendance à disparaître en tant que résultat d'un *protocole* de fabrication, pour n'être qu'une apparition sans historique. Nous postulons que la réception de l'œuvre suppose une activité de création de la part du regardeur saisissant une *fable* et un *protocole formé* en échos de la *fable* et du *protocole formant* produit par l'artiste. L'image numérique semble alors valoriser la *fable* au détriment du *protocole* ainsi que la fonction imageante plutôt que la fonction perceptive.

Cancan 1

Depuis Laura Mulvey et son article « Visual Pleasure and Narrative Cinema » publié en 1975, le regard masculin est un élément central des théories féministes sur le cinéma. Dans cet article, l'auteure démontre que dans le cinéma classique, le regard (qu'il s'agisse de celui du spectateur sur les personnages ou celui des personnages du film eux-mêmes) favorise l'identification du spectateur au protagoniste masculin, et ce, aux dépens des personnages féminins dont le corps est morcelé et érotisé. Voyons

Charlotte

progressivement la tôle zone par zone. Impossible, maintenant : il faut travailler séparément le recto puis le verso. Et perdre son temps à desserrer, retourner, resserrer... Avec ce nouvel établi, il lui faut bien une

Mèches

pour qualifier avant tout ce qui nous échappe : « nous qualifions un objet inconnu ou dont l'usage s'explique mal, ou dont l'efficacité nous surprend, de truc ou de machin. Derrière machin, il y a machine, et, plus lointainement, l'idée de force ou de pouvoir⁴¹¹ ».

Charlotte

L'organisme résiste. Les muscles résistent. Les nerfs résistent. Quelque chose, dans le corps et dans la tête, s'arc-boute contre la répétition et le néant. La vie : un geste plus rapide, un bras qui retombe à contretemps, un

pas plus lent, une bouffée d'irrégularité, un faux mouvement, la « remontée », le « coulage », la tactique de poste ; tout ce par quoi, dans ce dérisoire carré de résistance contre l'éternité vide qu'est le poste de travail, il y a encore des événements, même minuscules, il y a encore un temps, même monstrueusement étiré. Cette maladresse, ce déplacement superflu, cette accélération soudaine, cette soudure ratée, cette main qui s'y reprend à deux fois, cette grimace, ce « décrochage », c'est la vie qui s'accroche. Tout ce qui, en chacun des hommes de la chaîne, hurle silencieusement : « Je ne suis pas une machine ! »

Cancan 3

Féminiser signifie rendre extrêmement vulnérable ; exposer au démantèlement, au ré-assemblage, et à l'exploitation que subissent ceux qui constituent une réserve de main d'oeuvre ; être considéré moins comme un travailleur que comme un domestique ; être soumis à des emplois du temps morcelés qui font de toute notion de durée limitée du temps de travail une véritable farce.

Cancan (choeur)

C'est pas tous les jours qu'ell's rigolent.

Car, même avec des pieds de grue, (bis)

Fair' les cent pas le long des rues (bis)

C'est fatigant pour les guibolles,

Parole, parole,

C'est fatigant pour les guibolles.

Non seulement ell's ont des cors, (bis)

Des oeils-de-perdrix, mais encor (bis)

C'est fou ce qu'ell's usent de grolles,

Charlotte

Georges me fait un signe. Plus que trente secondes. Le vacarme de l'atelier marche à fond. Stridences, hurlements, vrilles, vis, vilebrequins, marteaux, limes, ponceuses, perceuses, fenwicks...

Plus que quelques instants.

Ça y est. Cinq heures.

Cancan 2

un peu justes. Et Dieu sait que j'aurai à bouger dans ma nouvelle fonction.

J'ai remonté mes cheveux comme me l'ont suggéré mes colocataires. Si ça ne me grandit pas, ça me donne au moins une certaine forme d'autorité qui fait partie du personnage que je vais jouer tous les soirs à partir de maintenant: les cheveux trop remontés, les talons trop hauts, la bouche trop rouge, une attitude fendante. Finie, la bonne waitress si gentille du Sélect, la nouvelle Céline – Fine Dumas a décidé que je garderais mon vrai nom et j'en ai été soulagée, j'avais peur de finir avec cet

Refrain pour la chanson « Charlotte »

Samuel Schellenberg

Aussi sur youtube : samuelschelle

mi (E) FA# (F#)

Charlotte est de même

SOL (G) LA (A)

Charlotte est de même

LA (A) mi (E) ...

Ça leur fait hoir, lèlle, jaules

(à la guitare : dès FA#, optez pour des accords basés qui montent le laandrie)

Charlotte, une pour toutes

Laurence Schmidlin

Ce soir-là, il devait s'ennuyer. Il était assis seul, s'était retrouvé penaud à la table de sa cuisine. Soupire un bon coup et mets-toi à la tâche ! Sur le bruit grave de son souffle, il avait déposé son menton dans les paumes de ses mains. La masse de son visage se déformait à mesure qu'il cherchait à se distraire. Aimait-il si fort le bois pour tant se plaire à arpenter chaque veine du regard, plutôt que de se mettre au travail ? Il restait immobile, ne roulait que des yeux. Il les ignore, il ne veut pas d'elles, trois-quatre pommes de terre mais il s'appesantit sur le bois. Crois-tu qu'il a perdu la faim ? Et sa joie, l'aurait-elle aussi quitté ? Ne s'amuse-t-il pas à rencontrer des nœuds et des poches de résine dans sa descente des planches de pin, comme s'il se payait une partie de flipper ? Dans le fond, ce soir-là, il avait peut-être juste besoin de s'épater lui-même.

À quoi pensait-il ? Devait-il rendre son diplôme ? Trouver rapidement une idée ? Je veux qu'il retrouve sa faim. Aie l'air séduisant ! Attire son attention ! Glisse de la planche ! Regarde-le ! Mais tu es bête, nous ne voyons rien. Ce sont des types comme lui qui un jour ont décrit nos bourgeons comme des yeux, mais rien, rien du tout, on ne voit rien. Se rappelait-il avoir passé son enfance à affubler un ovoïde en plastique de moustaches, de chapeaux et de bras. Et d'yeux ! Il se plaisait à fixer ces accessoires aux emplacements les moins adéquats, s'ingéniait à trouver les combinaisons les plus saugrenues qui soient. Imagine la patate déglinguée, ahurie, les bras sur le front, le nez sur la hanche. Et on ne voyait toujours rien avec ça.

S'était-il payé des féculents par nécessité d'économie ? Ce soir-là, le rêve de bidoche a-t-il fini en peinture ? Sans inspiration, aurait-il râpé trois-quatre pommes de terre, les aurait-il poêlées, écrasées ? Savait-il seulement que d'autres variétés auraient mieux servi son envie de purée ? Qu'allons-nous accompagner maintenant ? La viande sur la toile ? Et les saucisses, où sont-elles ? Vont-elles jaillir d'une fontaine ? Danser sur les eaux au lieu de griller ? Laisse-le avoir faim, qu'il s'intéresse à nous, laisse-nous combler son ventre, que les choses soient simples pour tous.

Ce soir-là, à défaut de mieux, avait-il en définitive pelé certaines d'entre elles et débité d'autres, morceau après morceau ? Ça y'est, j'y passe la première ! Il avait empoigné son couteau, taillé en diagonale, puis dans une direction opposée, puis trouvé ce morceau trop grand, si grand qu'il l'avait une fois encore coupé en deux sans trop s'appliquer, celui-là aussi. Il pourrait être soigneux, il pourrait y mettre du cœur ! Sur le vague souvenir d'une fiction mettant en scène des robots travestis en véhicules de manière à passer inaperçus dans les rues et se déployant dans les airs le combat venu, avait-il eu l'idée ? Il était sculpteur, et plutôt que de démonter sa table, de scier le bois et de l'assembler autrement, il les avait choisies, les a détaillées, aurait conservé l'une d'entre elles en guise de tronc, se serait saisi d'un cure-dent, pris le fragment d'une autre, un deuxième cure-dent, encore un bout de tubercule, aurait fixé les unes et les autres jusqu'à la reformulation complète de leurs trois-quatre corps en un monstre qui porte leur nom. Trois-quatre entités pour une créature hybride désarticulée, que l'amidon imprégnant la chair tranchée fait glisser et empêche d'avancer. Ce soir-là, parce qu'il regardait le monde différemment, il les condamnait à l'exposition, à patauger sur des parquets,

offertes comme au zoo. Patte arrière avance. J'y arrive pas. Tu n'y arrives pas. Je suis mille morceaux. Ni svelte, ni belle, ni agile, ni mobile. Cette aile est à qui ? Et les autres, les déchets de qui ? Ailes, battez, qu'on s'envole, qu'on se tire ! On s'éclate, on s'effondre sur place, pas malin qu'il est d'avoir utilisé des picots de bois pour nous maintenir ensemble et nous forcer le sourire. Te cherche pas dans la vitre, volatile pachyderme canin ! Vieil animal féculent ! Colosse farineux dégingandé ! Grottesque canaille impuissante ! Vaurien boiteux rapiécé ! Même avec des antennes en guise d'yeux, tu ne verras jamais rien. Heureuse d'avoir fini au musée ? Sois brave, Charlotte, on nous regarde.

Charlotte et Vincent, une histoire qui finit mal. Dès le début.

Séverine Fromaigeat

Elle était là, étendue de tout son long sur le sol brillant du parquet à peine ciré. Le couteau planté dans le flanc. Quelques gouttes de sang perlaient encore. Sa chair si joliment marbrée commençait à pâlir dangereusement. Et le visage, d'un ovale délicat, et d'habitude si expressif, avec cette immense bouche rieuse ourlée de quelques taches de rousseur, avait perdu son souffle séducteur. Il ne restait rien. Rien de la beauté divine, de l'élégance altière, du port de tête conquérant, de l'éloquence distinguée, de l'allure coquette et néanmoins raffinée. Patatras, effondrement fatal. Fin tragique. Et pourtant si prévisible.

Tout avait commencé avec les mèches. Rondes et tourbillonnantes, aplaties et affûtées, sveltes et précises, il avait entrepris de collectionner des mèches de toutes sortes. Une passion aussi fulgurante qu'irraisonnée pour ces tiges de métal aux circonvolutions hélicoïdales. Il les guettait, oubliées sur le sol, les achetait en vrac, les photographiait à leur insu. Il s'était même mis à les peindre. De cette flamme soudaine découlait alors, inévitablement, une indifférence manifeste pour celle qui partageait sa vie depuis d'innombrables années. Charlotte, si belle encore malgré les aléas du temps, si désirable malgré la peau brunie, ne lui suffisait plus. Ce détour d'attention, ce défaut d'affection pour celle qui jusque-là représentait l'unique objet de son désir bouleversa précipitamment leurs élans de tendresse et d'adoration mutuelles vers des abîmes de détestation réciproque.

Jalousie, dédain et ressentiment fournirent alors le terreau fertile sur lequel fleurirent leurs armes cruelles. Ce fut d'abord une légère apathie, rapidement du mépris, et, progressivement, la répulsion, terrible, violente, acharnée. Comment en étaient-ils arrivés là ? Comment cette histoire aux prémices si intenses avait pu les mener vers d'aussi viles bassesses ? Peut-être que l'épisode du french cancan n'y était pas étranger. Ce soir-là, Charlotte avait bien senti que quelque chose de surnois s'infiltrait dans l'air poisseux de cette soirée d'été, qui avait pourtant délicieusement débuté. Pour l'amadouer, il avait sorti ce vin fruité qu'elle aimait tant, lui avait proposé une promenade au jardin. Dès qu'elle fut suffisamment étourdie par les effluves alcoolisés, il disparut. Sans un mot d'explication, il fila dans la nuit. Vers quoi, vers qui ? Ce n'est que bien plus tard qu'elle découvrit la raison de son absence ce soir-là. Il la délaissait alors pour la première fois. Et pourquoi ? Pour aller voir un ballet de jambes sautiller sous un fatras de frous-frous. Quelle audace ! Quel sacrilège ! Quelle déchéance ! Alors que ses jambes à elle, fines et graciles, ne demandaient qu'une chose : être regardées, convoitées, désirées, caressées. Mais il préférait déjà le french cancan. Le détachement de l'être aimé s'était lentement enclenché.

Elle eut alors l'intuition fugace que le charme n'opérait plus, que la fascination des débuts amorçait son déclin. Peu à peu, elle changea. Peu à peu, son âme et son corps se morcelèrent. Insidieusement. Presque sans qu'elle s'en aperçût. Et il y eut l'irruption des mèches... Abondantes, menaçantes, elles envahirent la maison.

Il ne voyait plus qu'elles. Ne pensait qu'à elles. Il passait ses journées à les bichonner, les astiquer, les reluquer. Chaque nouvelle conquête avait droit aux plus grands des égards. Admirée, protégée, soignée, elle rendait jalouse ses congénères. Il avait créé un véritable harem. Comment lutter ? Charlotte n'était pas de taille... ni de mèche.

Les disputes qui s'ensuivirent la rendirent plus féroce et agitée que jamais auparavant. Son sourire se mua en rictus puis en en grognement. Elle devint laide. Flasque. Disloquée. Et parfois, un éclat de colère lui rendait sa fermeté, elle redevenait Charlotte, la créature de rêve qui l'avait tant charmé. Mais rien n'y fit. Seules les mèches l'accaparaient.

L'hiver était revenu et Charlotte ne pouvait plus s'enfuir au fond du jardin pour cacher son corps difforme et son désespoir. Elle errait dans la maison, torturée et seule, au milieu des tiges ennemies. C'est alors qu'il surgit. Et brusquement, d'un geste ferme et précis, il enfonça le couteau de boucher. Sa créature. Il l'avait tuée.







Charlotte

2001

Résine, polystyrène

150 x 250 x 200 cm

Collection Mamco, Genève

Mèches

2010

Huile sur toile

155 x 220 cm

Cancan

2013

Béton

140 x 40 x 20 cm

Collection Mamco, Genève

Edité à l'occasion de l'exposition *Le syndrome de Bonnard* à la Villa du Parc à Annemasse pour les 20 ans du Mamco, ce livre compile les textes d'artistes, critiques d'art, famille, amis, invités à imaginer des dialogues, des scénarii ou des interprétations autour de ma sculpture, *Charlotte*. Elle a comme interlocuteurs *Mèches*, *Cancan* ou d'autres œuvres choisies par les auteurs.

Merci à tous les auteurs, Garance Chabert et Le Bureau/, l'équipe de la villa du parc, Isaline Vuille et le Mamco

Crédit photo : Aurélien Mole

Achévé d'imprimer en juin 2014 à 200 exemplaires

© 2014 Vincent Kohler, villa du parc et les auteurs
www.vincentkohler.ch

| villa | du | parc |
centre d'art contemporain

La villa du parc, centre d'art contemporain est soutenue par la ville d'annemasse, la région rhône-alpes, la direction des affaires culturelles et le département de haute-savoie, le ministère de la culture et de la communication / drac rhône-alpes ; la villa est membre de l'association française de développement des centres d'art/dca, du réseau d'échange départemental pour l'art contemporain et du réseau genève-art-contemporain.

